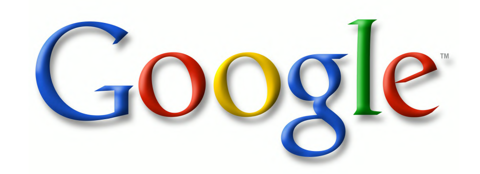



WIDENER
HN MIAK 0


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE

LÉGENDES CANADIENNES

Henri Raymond

L'ABBÉ CASGRAIN

LÉGENDES

CANADIENNES



QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie

1876

1883, Mar. 1.
Brinsmade fund.

AVANT-PROPOS

Les *Légendes Canadiennes* sont une œuvre de jeunesse : elles en ont l'empreinte. Je n'ai pas voulu la faire disparaître. L'écrivain modifie sa manière à mesure qu'il vieillit ; mais en acquérant plus de maturité, il ne conserve pas toujours la même fraîcheur. Chaque âge a ses qualités et ses défauts

PREFACE

DE LA PREMIÈRE EDITION

« Les légendes sont la poésie de l'histoire.

« Sans elles, l'histoire chemine tristement, comme les prières boiteuses d'Homère.

« Quand, voyageur solitaire à travers les siècles, je parcours les solitudes mornes et silencieuses du passé, où chaque monument, chaque ondulation du terrain est un tombeau, mon cœur a froid, mon âme est triste jusqu'à la mort.

« J'ai besoin, au milieu de cette nuit, qu'un rayon de soleil, qu'une fleur au bord du chemin vienne consoler mon œil attristé. Il faut, à mon oreille effrayée de tant de silence, un peu de bruit, un murmure de fontaines, un gazouillement d'oiseaux.

« Ce murmure, ce rayon de soleil, cette fleur au bord du chemin, c'est la merveilleuse légende, fée mystérieuse qui change le désert en agréable solitude.

« Ah ! ne profanons donc pas tant de tombes en les dépouillant du peu de verdure qui les recouvre. Jetons plutôt quelques fleurs sur ces monuments funèbres, un peu de vie sur tant d'ossements.

« L'histoire si poétique de notre pays est pleine de ces délicieuses légendes, de ces anecdotes curieuses qui lui donnent tout l'intérêt du drame.

« Il en est encore une foule d'autres qui

sommeillent au sein de nos bonnes familles canadiennes et dont le récit fait souvent le charme des longues soirées d'hiver.

" Mais, si nous n'y prenons garde, elles s'en iront bien vite s'altérant, se perdant, tant enfin qu'à peine pourrons-nous peut-être, dans quelques années d'ici, en recueillir quelques lambeaux épars.

" Ne serait-ce pas une œuvre patriotique de réunir toutes ces diverses anecdotes, et de conserver ainsi cette noble part de notre héritage historique?

" Nous avons la ferme conviction qu'une plume plus vigoureuse mènerait à bonne fin cette entreprise; et c'est afin d'inspirer cette heureuse idée à quelques-uns de nos compatriotes que nous avons recueilli la légende qu'on va lire."

Tel est le vœu que nous émettions en publiant notre première légende.

Nous sommes heureux aujourd'hui de voir notre désir accompli, car le but principal des SOIRÉES CANADIENNES est de "soustraire nos
" belles légendes à un oubli dont elles sont
" plus que jamais menacées, de perpétuer
" ainsi les souvenirs conservés dans la mémoire
" de nos vieux narrateurs, et de vulgariser la
" connaissance de certains épisodes peu
" connus de l'histoire de notre pays."

***

En réunissant en volume les légendes que nous avons publiées à diverses époques, nous croyons devoir renouveler ce que nous avons déjà dit à leur apparition :

Ce ne sont pas des histoires imaginaires; nous pouvons, au contraire, en garantir l'authenticité.

Si nous y sommes pour quelque chose ce

n'est qu'en ce qui regarde la couleur, les détails et la disposition du récit.

Quant à l'épisode des PIONNIERS CANADIENS en particulier, loin d'être une fiction romanesque, il est de la plus rigoureuse vérité historique.

D'ailleurs, afin d'enlever tout doute à cet égard, nous avons eu le soin, dans cette édition, d'indiquer les noms des personnages.

Les circonstances particulières où se trouve l'auteur lui ont rendu très-facile la connaissance de tous ces détails, puisque l'événement a eu lieu dans la demeure même de son aïeul, et que la jeune personne, qui joue un rôle dans ce récit, est sa grande tante maternelle.

L'auteur s'est, aussi, bien donné garde de retrancher de cette anecdote le songe où quelques-uns n'ont vu qu'une pure invention, mais qui est un exemple frappant du phénomène inexplicable des pressentiments.

Il n'a été que l'historien fidèle d'un de ces drames qui font époque dans les souvenirs d'une famille.

La Légende de la Jongleuse est une *vieille histoire du temps passé*, que l'auteur a recueilli, il y a bien des années, sur les lèvres des anciens conteurs de sa paroisse natale.

Elle retrace un de ces actes d'attrocité incroyable que les sauvages d'Amérique commirent si souvent contre les pionniers de la foi et de la civilisation, et qui semblent avoir attiré sur toutes les races indiennes cette malédiction qui plane encore sur leur tête.

Le sauvage, a dit le comte de Maistre, n'est et ne peut être que le descendant d'un homme détaché du grand arbre de la civilisation par une prévarication quelconque. [1]

Cette hypothèse expliquerait la disparition

1 Les Soirées de Saint-Petersbourg, Vol. 1. Deuxième Entretien, page 75.

si prompte des nations indiennes, à l'approche des peuples civilisés.

Mais, sans recourir à ce problème, nous n'hésitons pas à attribuer leur anéantissement à ces inqualifiables barbaries dont ils se rendirent tant de fois coupables envers les missionnaires et les premiers colons qui venaient leur apporter le flambeau de la vérité.

La *Légende de la Jongleuse* se mêle aux premiers souvenirs d'enfance de l'auteur ; et il se rappellera toujours l'effet prodigieux que produisit sur sa jeune imagination le récit de ce drame que l'amour du merveilleux, inné dans le peuple, enveloppait de tout le prestige de l'inconnu.

Aussi a-t-il essayé, dans sa narration, de faire ressortir, en le poétisant, ce caractère fantastique, afin de conserver à la légende toute son originalité.

Ne vous êtes-vous pas extasié parfois devant le sublime panorama de notre grand fleuve, quand, par un beau soir d'été, bien calme, il reflète, dans le miroir limpide de ses grandes eaux, le superbe turban des Laurentides ?

Telle est l'idée que nous nous formons de la LÉGENDE :

C'est le mirage du passé dans le flot impressionnable de l'imagination populaire : les grandes ombres de l'histoire n apparaissent dans toute leur richesse qu'ainsi répercutées dans la naïve mémoire du peuple.

Telle est aussi l'idée que nous avons essayé d'exploiter en esquissant la Légende de la Jongleuse : — d'un côté, le tableau historique, conservé sur des monuments encore existants, — de l'autre, l'image féerique, reflétée dans l'onde populaire.

Comme preuve historique, — outre le nom de la paroisse de la Rivière-Ouelle, [1] qui tire

[1] On écrivait autrefois : *Rivière-Houel*

son origine du nom des deux principaux personnages de ce drame, — nous indiquerons les traces évidentes, laissées sur les lieux même de l'événement, dans les noms qui les désignent encore aujourd'hui.

Quant à la partie légendaire, il suffira d'un seul coup d'œil du lecteur pour faire la part du merveilleux.



Avant de terminer cette préface, l'auteur croit devoir répondre à certaines objections qui lui ont été faites par des personnes dont il prise trop haut l'estime et la prudence pour se croire dispensé d'y satisfaire.

— Ce genre de littérature, dit-on, indique une étude de la littérature romantique, moderne.

— A cette objection, nous répondons que ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus

original dans l'école romantique, a été recueilli par des écrivains d'une parfaite orthodoxie, que l'auteur croit avoir étudiés à fond. Il suffit de citer entre autres M. Louis Veuillot, le cardinal Wiseman (Fabiola), Victor de la Prade, Hyppolite Violeau, le savant et pieux légendaire Collin de Plancy, etc., etc.

Ne serait-il donc pas permis, dans notre état, de consacrer quelques-uns de ses moments de loisir, ou de se retrancher quelques instants de récréation pour une étude agréable et utile ?

Est-ce à une époque comme la nôtre, où l'on ne cesse de jeter à la face du clergé les épithètes de *rétrogrades*, d'*obscurantistes*, qu'on lui ferait un reproche de ne pas se tenir en dehors du mouvement littéraire, le plus grand levier peut-être du monde moderne ?

— Mais, ajoute-t-on, ce genre de littérature ne convient pas à notre pays. C'est un genre tout nouveau.

— Eh ! tous les genres nous sont nouveaux, car notre littérature est encore à créer, pour ainsi dire. D'ailleurs, en essayant de conserver nos traditions légendaires, l'auteur ne croit pas avoir fait une œuvre inutile.

Malheur à nous si nous tournons le dos à notre passé.

Notre aurore a été si pure !

Et, le présent n'est pas sans nuage......

Que sera notre avenir ?

Essayons donc de réunir en faisceaux les purs rayons de notre matin pour en illuminer les ans qui viennent.

Du reste, il ne faut pas se le dissimuler, les écrits modernes, même les plus dangereux, sont plus en circulation parmi nos populations canadiennes qu'on ne le pense bien souvent.

Où vont ces avalanches de livres de littérarure française et autres qui pleuveut, chaque mois, dans plusieurs librairies de nos grandes

Puisqu'il nous est impossible d'arrêter le torrent, hâtons-nous du moins d'imprimer aux lettres canadiennes une saine impulsion, en exploitant surtout nos admirables traditions, et en les revêtant d'une forme originale et attrayante.

Essayons de photographier notre littérature sur les admirables écrits des Louis Veuillot, des cardinal Wiseman, des Victor de la Prade, etc., etc., en leur donnant le coloris local.

Que chacun apporte sa pierre à l'édifice commun.

Voici notre grain de sable.

Nous laissons à des plumes plus savantes et plus exercées, telles que celles de M. l'abbé Ferland, de M. Crémazie, etc., etc., de cueillir d'abondantes moissons dans les champs de l'histoire et de la poésie.

Qu'on nous permette seulement de glaner les épis qui tombent de leurs gerbes.

Québec, mai 1861.



LE TABLEAU

DE LA

RIVIÈRE-OUELLE

Vous souvient-il des jours de votre enfance,
Objet constant de regrets superflus,
Si chers, si purs, si doux quand on y pense,
Si beaux enfin quand nous n'y sommes plus ?
Car le bonheur dans l'humaine carrière
Marche toujours ou devant ou derrière ;
La même loi toujours nous le défend ;
On le regrette, on l'attend, on le nomme ?
Que dit l'enfant ? Oh ! quand serai-je un homme ?
Que dit son père ? Oh ! quand j'étais enfant !..........

Madame Amable Tastu.

MISSIONNAIRE.

I

ÊTES-vous jamais entré dans la vieille église de la Rivière-Ouelle ?

Dans une des chapelles lattérales, on voit un *ex-voto* déposé là, il y a bien des

années, par un étranger arraché miraculeusement à la mort.

C'est un tableau vieux, bien poudreux, sans grande valeur artistique, mais qui rappelle une touchante histoire.

Je l'ai apprise, bien jeune encore sur les genoux de ma mère, et elle est restée gravée dans ma mémoire aussi fraîche que si je venais de l'entendre.

***

C'était, oh ! il y a bien longtemps, par une froide soirée d'hiver ; la neige fouettait les vitres ; la bise glaciale pleurait parmi les branches éplorées des grands ormes du jardin ; il faisait une *poudrerie* affreuse.

Toute la famille était réunie au salon. Notre mère assise au piano, après avoir essayé quelques airs, laissait errer au hasard ses doigts

distraits sur le clavier. Sa pensée n'y était plus.

Un nuage de mélancolie passait sur son front.

" Mes enfants, nous dit-elle enfin après un instant de silence, vous voyez comme le temps est mauvais ce soir. Combien de malheureux vont avoir à souffrir du froid et de la faim ? Vous devez bien remercier le bon Dien de vous avoir donné une bonne nqurriture et un lit bien chaud pour dormir.

" Nous allons dire le chapelet pour les pauvres et les voyageurs qui vont être exposés à bien des dangers pendant cette nuit.

" Tenez, si vous voulez être bien sages et bien prier le bon Dieu, je vous raconterai une belle histoire."

Oh ! comme nous avions hâte que le chapelet fût fini !

L'imagination est si vive, l'âme est si sensible aux impressions, à cet âge naïf.

Crépuscule doré de la vie, l'enfance en possède tous les charmes. Revêtant tous les objets d'ombre et de mystère, elle leur donne une poésie inconnue aux autres âges.

Réunis autour de notre mère, près du poële qui répandait, dans tout l'appartement, une délicieuse chaleur, nous écoutions, dans un religienx silence, sa voix douce et tendre. Il me semble l'entendre encore.

Ecoutons ensemble ce qu'elle nous racontait :



Vers le milieu du siècle dernier, un missionnaire, accompagné de quelques sauvages, remontait la rive sud du fleuve Saint-Laurent, à une trentaine de lieues au-dessous de Québec.

Le missionnaire était un de ces intrépides pionniers de la foi et de la civilisation, dont les

sublimes figures se détachent sur la nuit des temps, entourées d'une auréole de gloire et d'immortalité.

Cloués sur le Golgotha pendant les jours de leur sanglant pèlerinage, ils brillent aujourd'hui transfigurés sur un nouveau Thabor, et l'éclat qui jaillit de leur face éclaire le présent et se projette jusque dans l'avenir.

A leurs noms seuls, les peuples, saisis d'étonnement et de respect, inclinent la tête ; car ces noms réveillent tout ce que le courage a de plus surhumain, la foi de plus admirable, le dévouement le plus sublime.



Celui que nous suivons en ce moment est un de ces illustres enfants de la Compagnie de Jésus, dont la vie tout entière fut consacrée à la conversion des sauvages du Canada.

Sa taille peu élevée, ses épaules voûtées, sa barbe que les fatigues ont blanchie avant le temps, ses traits pâles et amaigris par les austérités, semblent indiquer qu'il n'est pas fait pour une vie aussi dure. Mais cette frêle enveloppe cache une de ces grandes âmes qui puisent dans l'énergie de leur volonté une force sans cesse renaissante.

Son large front chauve témoigne d'une vaste intelligence, et ses regards, que l'habitude de la méditation tient presque toujours abaissés, sont empreints d'une sorte de naïveté timide et d'une incomparable douceur.

Les derniers vestiges d'un mélancolique sourire errent sans cesse sur ses lèvres.

En un mot, toute sa figure semble entourée de ce nimbe mystique dont la sainteté illumine les âmes prédestinées.

A quelque pas devant lui s'avance le chef de la petite troupe.

C'est un vieux guerrier indien, converti depuis longtemps au christianisme par le saint missionnaire et devenu dès lors le compagnon fidèle de toutes ses courses aventureuses.



Les voyageurs s'avançaient lentement en *raquettes* sur une neige épaisse et mouvante.

Il faisait une de ces superbes nuits de décembre que l'année qui finit semble semer sur ses pas pour saluer l'année qui va naître et dont la merveilleuse splendeur est inconnue aux peuples du midi.

Sur l'azur foncé du ciel, d'innombrables étoiles versent en larmes d'argent leur fraîche lumière. On dirait les pleurs d'allégresse que l'éclat du soleil de justice arrache aux yeux éblouis des bienheureux.

La lune gravit les diverses constellations et

s'amuse à contempler dans le miroir des neiges son disque resplendissant.

Vers le nord, des gerbes lumineuses s'élancent d'un nuage obscur qui flotte à l'horizon.

L'aurore boréale s'annonce d'abord par quelques jets de flamme pâle et blanchâtre qui lèchent lentement la surface cérulée du ciel ; mais bientôt la scène s'anime ; les couleurs deviennent plus vives ; la lumière s'élargit, s'arrondit en arc autour du nuage opaque, et revêt les formes les plus diverses.

On voit paraître tour à tour de longs écheveaux de soie blanche, de gracieuses plumes de cygne, ou des faisceaux de fil d'or et d'argent ; voici une troupe de blancs fantômes aux robes diaphanes qui exécutent une danse fantastique ; maintenant c'est un riche évantail de satin dont le sommet touche au zénith et dont les rebords sont baignés de teintes roses et safranées ; enfin c'est un orgue immense,

aux tuyaux de nacre et d'ivoire, qui n'attend plus qu'un céleste musicien pour entonner l'hosanna sublime de la nature au Créateur.

Le pétillement étrange, qui accompagne le brillant phénomène, ressemble aux soupirs qui s'échappent des tuyaux d'orgue gonflés par un puissant soufflet et complète l'illusion : c'est le prélude du divin concert qu'il n'est pas donné à des oreilles mortelles d'entendre.



Le spectacle, qui, sur la terre, s'offre aux regards, n'a pas moins de charmes, dans sa sauvage beauté, que celui du ciel.

L'atmosphère sèche et froide n'est agitée par aucun souffle.

On n'entend que les ronflements sourds et monotomes du fleuve géant, endormi sous une couche de glaçons épars et flottants sur ses

eaux noires, semblables à la peau tachetée d'un immense léopard

Une vapeur blanche et légère s'en élève, comme le souffle qui jaillit des narines du monstre marin.

Au nord, se dessinent les crêtes bleues des Laurentides, depuis le cap Tourmente jusqu'à l'embouchure du Saguenay.

Au sud, s'allongent les dernière racines des Alléganys, couvertes de pins, d'épinettes, de sapins et de grandes érablières.

Presque tout le littoral était aussi ombragé de forêts ; car, à l'époque reculée que nous décrivons, on ne voyait sur ces rives ni ces vastes défrichements couverts d'abondantes moissons, ni ces jolies maisons blanchies à la chaux et groupées en villages le long du fleuve d'une manière si coquette, qu'on dirait des bandes de cignes endormis sur la berge.

Une mer de forêts s'étendait sur tous ces rivages.

Quelques petits groupes de maisons s'élevaient çà et là ; mais voilà tout.

APPARITION.

II

Nos voyageurs s'avançaient donc en silence, au milieu du bois, lorsque tout à coup le chef de la petite troupe s'arrêta et fit, en même temps, signe de la main à ses compagnons d'en faire autant.

— Tu te trompes, camarade, lui dit le missionnaire ; ce bruit que tu viens d'entendre, c'est celui d'un arbre qui se fend à la gelée.

L'Indien se tourna lentement vers lui ; un sourire imperceptible passa sur sa figure.

— Mon frère, dit-il à voix basse, si tu me voyais prendre ta parole sainte [1] et vouloir y

(1) Ton breviaire

lire, tu te moquerais de moi ; moi, je ne veux point me moquer de toi, car tu es une Robe-Noire ; mais je te dirai que tu ne connais pas les voix des bois, et que ce bruit que tu viens d'entendre est bien celui d'une voix humaine.

Suivez-moi de loin pendant que je vais aller voir ce qui se passe là-bas.



Les voyageurs marchèrent quelque temps sans rien apercevoir.

Le Père commençait à croire qu'il ne s'était pas trompé, lorsqu'arrivé à une clairière, il vit l'Indien s'arrêter tout à coup.

Quel fut son étonnement lorsqu'en suivant la direction des regards du Sauvage, il aperçut, à l'autre extrémité de la clairière, une lumière extraordinaire se détachant sur l'obscurité des arbres.

Au milieu de ce globe lumineux apparaissait, soulevé au-dessus du sol, une sorte de fantôme aux formes vagues et indécises.

Avant que le missionnaire eût pu rien distinguer, l'apparition s'évanouit.

Alors un autre spectacle, que l'éclat de cette étrange vision l'avait empêché d'apercevoir, s'offrait à sa vue.

Un jeune homme, vêtu d'un uniforme militaire, était agenouillé au pied d'un arbre. Les mains jointes et les regards tournés vers le ciel, il semblait absorbé par la contemplation d'un objet mystérieux et invisible.

Deux cadavres, qu'à leurs vêtements on reconnaissait facilement pour des militaires, gisait à ses côtés, sur la neige.

L'un d'eux, vieillard à cheveux blancs, était adossé au tronc d'un érable et tenait encore entre ses mains un livre prêt à lui échapper.

Sa tête était appuyée sur son épaule droite,

et toute sa figure avait cette teinte grise, cendrée de la mort, qui annonce que déjà le cercueil la réclame.

Un cercle bleuâtre entourait ses yeux à demi-fermés, et une dernière larme s'était figée sur sa joue livide.

Mais, malgré ces ravages de la mort, cette figure n'était pas horrible à voir, car les derniers vestiges d'un sourire erraient encore sur ses lèvres et indiquaient que l'espoir suprême, que la foi seule peut inspirer, avait consolé sa dernière heure. [1]

***

Au grincement de la neige sous les pas des voyageurs, le militaire, qui se tenait à genoux, se détourna tout à coup.

1 C'est cette scène que représente l'*ex-voto* dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-il en se précipitant vers le missionnaire, c'est la Providence qui vous amène ici pour me sauver.

J'allais partager le funeste sort de mes infortunées compagnons lorsqu'un prodige !....... un miracle !......

Suffoqué par ses larmes et ses sanglots, il ne put en dire davantage ; mais, se jetant dans les bras du missionnaire, il le pressait contre son cœur et le couvrait de ses baisers.

— Calmez-vous, mon fils, lui dit le vieillard ...... Dans l'état de faiblesse et d'épuisement où vous êtes, une trop grande émotion pourrait vous être fatale......

Le vieillard n'avait pas encore achevé ces paroles, qu'il sentit la tête du jeune homme peser plus lourde sur son épaule et tout son corps s'affaisser...... Il venait de s'évanouir.

Les voyageurs s'empressèrent de lui prodiguer tous les soins qu'exigeait sa position.

Ses deux compagnons, hélas ! n'avaient plus besoin de secours sur la terre.

Les Sauvages leur creusèrent une fosse dans la neige et le saint missionnaire, après avoir récité quelques prières sur leurs cadavres, traça, avec un couteau, une grande croix sur l'écorce de l'érable au pied duquel ils avaient rendu leur dernier soupir.

Simple, mais sublime monument d'espoir et d'amour, destiné à protéger leurs dépouilles mortelles.

UNE MAISON CANADIENNE.

III

Voyez-vous, là-bas, sur le versant de ce côteau, cette jolie maison qui se dessine, blanche et proprette, avec sa grange couverte.

de chaume, sur la verdure tendre et chatoyante de cette belle érablière.

C'est une maison canadienne.

Du haut de son piédestal de gazon, elle sourit au grand fleuve dont la vague, où frémit sa tremblante image, vient expirer à ses pieds.

Car l'heureux propriétaire de cette demeure aime son beau grand fleuve et il a soin de s'établir sur ses bords.

Si quelquefois la triste nécessité l'oblige à s'en éloigner, il s'en ennuie et il a toujours hâte d'y revenir. [1] Car c'est pour lui un besoin d'écouter sa grande voix, de contempler ses îles boisées et ses rives lointaines, de caresser de son regard ses eaux tantôt calmes et unies, tantôt terribles et écumantes.

1 J'ai entendu un missionnaire des cantons de l'est me dire qu'il ne pouvait jamais revoir le fleuve sans pleurer.

***

L'étranger qui, ne connaissant pas l'*habitant* de nos campagnes, croirait pouvoir l'assimiler au paysan de la vieille France, son ancêtre, se méprendrait étrangement.

Plus éclairé et surtout plus religieux, il est loin de partager son état précaire.

En comparaison de celui-ci, c'est un véritable petit *prince* parfaitement indépendant sur ses soixante ou quatre-vingts arpents de terre, entourés d'une clôture de cèdre, et qui lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire pour vivre dans une honnête aisance.

***

Voulez-vous maintenant jeter un coup d'œil sous ce toit dont l'aspect extérieur est si riant ?

Je vais essayer de vous en peindre le tableau, tel que je l'ai vu maintes fois.

D'abord, en entrant dans le *tambour*, deux seaux, pleins d'eau fraîche sur un banc de bois, et une tasse de ferblanc, accrochée à la cloison, vous invitent à vous désaltérer.

A l'intérieur, pendant que la soupe bout sur le poële, la mère de famille, assise près de la fenêtre, dans une chaise berceuse, file tranquillement son rouet.

Un mantelet d'indienne, un jupon bleu d'étoffe du pays et une *câline* propre sur la tête, c'est là toute sa toilette.

Le petit dernier dort à ses côtés dans son *ber*.

De temps en temps, elle jette un regard réjoui sur sa figure fraîche qui, comme une rose épanouie, sort du couvrepied d'indienne de diverses couleurs, dont les morceaux, taillés en petits triangles, sont ingénieusement distribués.

Dans un coin de l'appartement, l'aînée des filles, assise sur un coffre, travaille au métier en fredonnant une chanson.

Forte et agile, la navette vole entre ses mains ; aussi fait-elle bravement dans sa journée sept ou huit aulnes de toile du pays à grand'largeur qu'elle emploira plus tard à faire les vêtements pour l'année qui vient.

Dans l'autre coin, à la tête du grand lit à courte-pointe blanche, et à carreaux bleus, est suspendue une croix entourée de quelques images.

Cette petite branche de sapin flétrie, qui couronne la croix, c'est le rameau béni.

Deux ou trois marmots nu-pieds sur le plancher s'amusent à atteler un petit chien.

Le père, accroupi près du poële, allume gravement sa pipe avec un tison ardent qu'il assujettit avec son ongle. Bonnet de laine rouge sur la tête, gilet et culottes d'étoffe grise, bottes sauvages, tel est son accoutrement.

Après chaque repas, il faut bien fumer une *touche* avant d'aller faire le train ou battre à la grange.

L'air de propreté et de confort qui règne dans toute la maison, le gazouillement des enfants, les chants de la jeune fille qui se mêlent au bruit du rouet, l'apparence de santé et de bonheur qui reluit sur tous les visages, tout, en un mot, fait naître dans l'âme le calme et la sérénité.

Si jamais, sur la route, vous étiez surpris par le froid ou la neige, allez heurter sans crainte à la porte de la famille canadienne, et vous serez reçu avec ce visage ouvert, avec cette franche cordialité que ses ancêtres lui ont transmise comme un souvenir et une relique de la vieille patrie. Car l'antique hospitalité française, qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui dans certaines parties de la France, semble être venue se réfugier sous le toit de l'habitant canadien.

Avec sa langue et sa religion, il a conservé pieusement ses habitudes et ses vieilles coutumes.

Le voyageur, qui serait entré il y a un siècle sous ce toit hospitalier, y aurait trouvé les mêmes mœurs et le même caractère.



C'est dans la paroisse de la Rivière-Ouelle, au sein d'une de ces bonnes familles canadiennes, que nous retrouvons notre missionnaire et ses compagnons.

Toute la famille, avide d'entendre le récit de l'aventure extraordinaire du jeune militaire, s'était groupée autour de lui.

C'était un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, aux traits nobles mais délicats.

Son front élevé, ombragé de cheveux noirs naturellement bouclés, rayonnait d'intelligence,

et son regard fier et limpide révélait l'âme ardente et loyale du vrai militaire français.

L'extrême pâleur, suite de la fatigue et des privations, empreinte sur sa figure, répandait sur toute sa physionomie un air mélancolique et touchant.

A l'exquise délicatesse de ses manières, il était facile d'apercevoir une éducation parfaite.

Son manteau négligemment jeté sur ses épaules, laissait voir une épaulette d'officier et une petite croix d'or suspendue à sa poitrine.

SILHOUETTE.

IV

— " Je suis parti, dit le jeune officier, il y a plus d'un mois du pays des Abénaquis, accompagné de mon père, d'un soldat, et d'un sauvage qui nous servait de guide.

" Nous étions chargés de dépêches importantes pour le gouverneur de la colonie.

" Déjà, depuis plusieurs jours, nous cheminions, sans accident, à travers la forêt, lorsqu'un soir, exténués de fatigue, nous allumâmes notre feu auprès d'un cimetière indien pour y passer la nuit.

" Selon la coutume des Sauvages, chaque cadavre, enveloppé séparément dans une grosse écorce d'arbre, était élevé au-dessus du sol, soutenu par quatre poteaux.

" Des arcs, des flèches, des tomahawks et quelques épis de maïs, suspendus à ces tombeaux, se balançaient au gré du vent.

" Assis, à quelques pas devant moi, sur le tronc d'un vieux pin, gisant à moitié pourri sur le sol, notre Sauvage paraissait enseveli dans une profonde méditation.

" Le bûcher, allumé à ses pieds entre deux grosses racines, dont la flamme, tantôt vive,

tantôt presqu'éteinte, l'illuminait de son jour vacillant et rougeâtre, répandait, sur toute sa physionomie, je ne sais quel air effrayant et mystérieux.

" C'était un homme d'une stature gigantesque.

" Un indien l'eût volontiers comparé à un de ces superbes érables de nos forêts, si, à une force herculéenne, il n'eût joint, en même temps, la souplesse du serpent et l'agilité de l'élan.

" Des plumes noires, rouges et blanches nouées avec ses cheveux, sur le sommet de sa tête, grandissaient encore sa taille.

" Ses traits farouches, son œil noir et formidable comme une sombre nuit d'hiver, son tomahawk et son long couteau, qu'enfermait une gaine de cuir, à demi-cachée sous un trophée de chevelures flottant à sa ceinture, tout contribuait à lui donner une apparence étrange et sanguinaire.

***

« Il faisait une nuit noire et froide.

« La voûte basse et inégale formée par les branches entrelacées des arbres impénétrables aux rayons de la lune, et qu'éclairait, par intervalles, la lueur douteuse du bûcher, semblait un vaste et sombre caveau où les troncs antiques, à moitié rongés et ensevelis sous la neige et les lianes, jonchaient la terre comme des cadavres de géants épars çà et là : où les bouleaux, couverts de leur écorce blanche, balancés par le souffle de la brise, avaient l'air de pâles fantômes errant au milieu de ces débris, et où le sourd murmure du torrent lointain, se brisant en sanglots et le frémissement plaintif et lugubre de la rafale, à travers les branches dépouillées, imitaient de funèbres gémissements.

« Un homme un peu superstitieux eût cru

entendre les plaintes des âmes des guerriers indiens ensevelis auprès de nous.

" Malgré moi, un frisson d'horreur courait dans mes veines.

" Cependant parmi ces décombres, où chaque arbre, chaque rocher, en un mot tous les objets mêlés, confondus dans l'ombre, paraissaient autant de spectres animés épiant tous ses mouvements, l'audacieux sauvage semblait aussi tranquille que s'il eût été dans sa cabane.

" Il était là, immobile et silencieux, fixant tour à tour sur le brasier et sur son tomahawk son regard farouche.



—" Camarade, lui dis-je, penses-tu que nous ayons encore à craindre les bandes iroquoises, dont nous avons découvert les traces hier ?

— " Mon frère a-t-il déjà oublié que nous en avons rencontrés encore ce matin ?

— " Mais ils n'étaient que deux.

— " Oui, mais un iroquois a bien vite fait un signal pour avertir ses camarades.

— " Ceux là ne marchaient pas sur le sentier de la guerre ; ils étaient occupés à poursuivre un orignal.

— " Oui, mais la neige est épaisse et ils auraient bien pu avoir la chance de le tuer sans trop de fatigue et alors......

— " Eh bien !......

— " Et alors, une fois leur faim apaisée......

— " Achève donc.

— " Je dis qu'alors ils auraient bien pu se donner le plaisir de faire la chasse aux Peaux Blanches.

— " Mais les blancs sont en paix avec les Iroquois.

— " L'Iroquois n'enterre jamais qu'à moitié

la hache de guerre, et d'ailleurs ils ont levé le tomohawk contre les guerriers de ma tribu, et s'ils avaient découvert la piste d'un Abénaquis parmi les vôtres.....

— " Tu crois donc qu'ils pourraient bien être à notre poursuite ? Mais alors il serait plus prudent d'éteindre notre feu.

— " Mon frère n'entend-il pas les hurlements des loups ? S'il aime mieux se faire dévorer par eux que de recevoir une flèche de la main d'un Iroquois, il peut l'éteindre.



" Les paroles de notre guide étaient peu rassurantes, mais j'étais si exténué de fatigue que, malgré le danger évident auquel nous étions exposés, je m'endormis.

" Mon sommeil fut agité de mille rêve fantastiques.

" La grande ombre de mon sauvage que j'avais vue, au moment de m'endormir, s'allonger et ramper derrière lui, noire et menaçante, se dressait devant moi comme un spectre.

" La rafale passait dans mes cheveux comme un esprit de ténèbre.

" Les morts du cimetière, secouant la neige de leurs linceuls d'écorce, descendaient de leurs tombeaux, et se penchaient vers moi ; je croyais ouïr leurs grincements de dents, en entendant les craquements des arbres agités par la bise de nuit.

" Je m'éveillai en sursaut.

" Mon sauvage, appuyé contre un des poteaux d'un tombeau indien, était toujours là devant moi.

" Au bruit sourd et régulier de sa respiration, je m'aperçus qu'il dormait profondément.

" Je vis au-dessus de lui, comme sortant de

l'écorce du tombeau, près duquel il était appuyé, une ombre et deux yeux fixes et flamboyants.

" C'est une suite de mon rêve, me dis-je en moi-même, et j'essayai de me rendormir.

" Longtemps je demeurai, les yeux à moitié fermés, dans cet état de somnolence, qui participe de la veille à la fois et du sommeil, et où les facultés engourdies ne laissent juger des objets qu'à demi.

" Cependant l'ombre se balançait et se penchait toujours davantage au-dessus du sauvage enseveli dans un profond sommeil.

" Un moment le bûcher jeta une clarté plus vive et je vis alors bien distinctement la figure d'un indien qu'éclairait une lueur fauve.

" Il tenait entre ses dents un long couteau.

" Et, fixant ses yeux dilatés sur son ennemi, il s'approcha encore davantage et s'assura s'il était bien endormi.

" Alors un sourire d'ivresse infernale contracta ses lèvres, et saisissant son couteau, il le brandit un instant en le dirigeant au cœur de sa victime.

" Un éclair jaillit de la lame.

" Au même moment, un cri terrible retentit et les deux sauvages allèrent rouler dans la neige.

" L'éclair de l'acier, en réveillant notre sauvage, avait trahi son ennemi.

" Ainsi l'affreux cauchemar se terminait par une horrible réalité.

*
* *

" Je saisis précipitamment mon fusil ; mais je n'osai tirer dans la crainte de blesser notre sauvage.

" Une lutte à mort s'était engagée entre les deux indiens.

" La neige, rougie de sang, jaillissait de toutes parts autour d'eux et les enveloppait d'un nuage. Le fer d'une hache brilla et un son mat retentit, suivit d'un craquement d'os.

" La victoire était décidée.

" Un bruit sourd et guttural s'échappa de la poitrine du vaincu : c'était le râle d'agonie.

***

" Tenant d'une main une chevelure sanglante, le vainqueur, le sourire aux lèvres, se redressait fièrement lorsqu'une balle vint l'atteindre en pleine poitrine, et notre sauvage (car c'était lui) tombait raide mort la face dans le bûcher.

" Diriger le canon de mon fusil et envoyer un balle dans la direction d'où le coup était parti et où je voyais encore une ombre se

glisser à travers les arbres, fut pour moi l'affaire d'un instant.

" L'indien, poussant un cri de mort, bondit, et son corps décrivant un arc, s'affaissa sur lui-même.

" Le drame était fini.

" Notre sauvage était vengé, mais nous n'avions plus de guide.

" Je me rappelai alors notre conversation de la veille ; comme on le voit, ses appréhensions, au sujet des Sauvages dont nous avions rencontré les traces le matin, n'étaient malheureusement que trop fondées.

MORT.

V

" Abandonnés, sans guide et sans expérience, au milieu d'interminables forêts, nous nous trouvâmes dans une perplexité extrême,

" Nous hésitâmes longtemps pour savoir si nous ne devions point retourner sur nos pas.

" Le danger de tomber entre les mains des Iroquois, qui infestaient alors cette partie du pays, nous décida à continuer notre route.

" Le seul moyen que nous eussions pour nous guider, c'était une petite boussole dont mon père avait eu le soin de se munir avant notre départ.

***

" Quelques jours plus tard, nous marchions péniblement au milieu d'une tempête de neige.

" La *poudrerie* nous aveuglait ; nous ne pouvions voir à deux pas devant nous.

" De tous côtés, nous entendions les arbres craquer et tomber avec fracas.

" Un de ces arbres faillit nous écraser sous ses débris.

" Mon père, atteint par une branche, fut enseveli sous la neige, et nous eûmes toutes les peines du monde à l'en retirer.

" Quand il se fut relevé, la chaîne qui retenait sa boussole autour de son cou était brisée, et la boussole avait disparu. Malgré de vaines recherches, nous ne pûmes jamais la retrouver.

" Dans sa chûte, mon père avait reçu une grave blessure à la tête.

" Pendant que j'essayais de panser la plaie, d'où le sang jaillissait avec abondance, je ne pus retenir mes larmes en voyant ce vieillard, à cheveux blancs, supporter la souffrance avec tant de fermeté, et montrer tant de calme au milieu des angoisses qui le dévoraient et qu'il me cachait soigneusement sous les dehors de la confiance.

—" Mon fils, me dit-il en voyant mes pleurs, souviens-toi que tu est soldat...... Si la mort vient à nous, elle nous trouvera sur le chemin de l'honneur.

" Il est beau de mourir martyr du devoir.

" D'ailleurs, rien n'arrive que par la volonté de Dieu ; soumettons-nous donc d'avance, avec courage et résignation, à ce qu'il lui plaira de nous envoyer. "

***

" Nous marchâmes encore deux jours, par un froid intense ; mais alors mon père fut incapable d'avancer davantage.

" Le froid avait envenimé sa plaie, et la fièvre, qui l'avait saisi, devint d'une violence extrême.

" Pour comble de malheur, notre petite provision d'amadou était devenue humide, et il nous fut impossible de nous procurer du feu.

" Alors tout espoir m'abandonna.

" Depuis plusieurs jours, n'ayant pu tuer

aucun gibier, nous n'avions pris presqu'aucune nourriture.

" Malgré tous mes avertissements, le soldat qui nous accompagnait, exténué de faim et de fatigue, et livré au découragement, céda au sommeil, et quand, au bout de quelques heures, j'allai le secouer pour le réveiller, il était déjà mort de froid.



" A genoux auprès de mon père expirant, je demeurai abîmé dans un désespoir inexprimable.

" Plusieurs fois il me conjura de l'abandonner pour échapper à la mort.

" Quand il sentit sa dernière heure approcher : " Mon fils, me dit-il, en me présentant le livre de l'Imitation de Jésus-Christ qu'il

tenait entre ses mains, lis-moi quelques passages. "

" Je pris le livre et, l'ouvrant au hasard, je lus à travers mes sanglots :

" Faites-vous maintenant des amis auprès
" de Dieu, afin qu'après que vous serez sorti de
" cette vie, ils vous reçoivent dans les taber-
" nacles éternels. (Luc XVI, 9.)

" Comportez-vous sur la terre comme un
" voyageur et un étranger qui n'a point d'in-
" térêt aux affaires du monde.

" Conservez votre cœur libre et élevez-le
" vers Dieu, parce que vous n'avez point ici-
" bas de demeure stable.

" C'est au ciel qu'il faut tous les jours
" adresser vos prières, vos gémissements et vos
" larmes ; afin qu'après cette vie, votre esprit
" puisse passer heureusement au Seigneur. "

***

“ Je remis le livre entre ses mains.

“ Un sourire d’immortel espoir passa sur ses lèvres ; car ces lignes résumaient toute sa vie.

“ Après un moment de silence, il me dit :

—“ Mon fils, quand je ne serai plus, tu “ prendras la petite croix d’or que je porte à “ mon cou, et que j’ai reçue de ta mère le jour “ de ta naisssance......”

“ Il y eut quelques moments de silence.

“ Un nuage d’inexprimable douleur passa sur son front, et prenant mes deux mains dans les siennes, il ajouta :

“ Ta pauvre mère!..... oh ! si tu la revois, “ dis-lui que je meurs en pensant à elle et à “ mon Dieu.”

“ Puis faisant un effort suprême, comme pour éloigner une pensée trop douloureuse

devant laquelle il craignait de voir faiblir son courage, il continua :

" Cette petite croix d'or, porte-la toujours " en souvenir de ton père ; elle t'apprendra à " être toujours fidèle à ta patrie et à ton " Dieu......

......" Approche-toi, mon fils, que je te " bénisse, car je me sens mourir......"

" Et, de sa main défaillante, il fit sur mon front le signe de la croix."

***

A ces paroles, le jeune homme se tût. Tandis que des larmes abondantes coulaient le long de ses joues, il pressait contre ses lèvres la petite croix d'or qui pendait sur sa poitrine.

Tous ceux qui l'entouraient, par respect pour une si noble douleur, gardaient le silence.

On eût même pu voir plus d'une main essuyer furtivement quelques larmes.

La douleur est si touchante sur un front de vingt ans !

Il y a tant de sourire sur la figure à cet âge qu'on ne peut y voir ces fleurs délicates se faner avant le temps sans éprouver un serrement de cœur.

Le missionnaire rompit le premier le silence :

—" Mon fils, dit-il en s'adressant au jeune homme, vos larmes sont légitimes, car l'être chéri que vous pleurez était digne de vos regrets.

" Mais ne pleurez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance......

" Celui que vous avez perdu jouit maintenant là-haut de la récompense promise à une vie vouée au sacrifice et au devoir....."

" Ah ! mon père, interrompit le jeune homme, si, du moins, vous eussiez été près

de lui pour le consoler à ce dernier moment !......"



Après une pause, il continua :

" Je pressai mon père une dernière fois entre mes bras ; sur son front pâle et glacé je déposai un dernier baiser.

" Je crus qu'en ce moment il allait mourir.

" Il se tenait immobile, les yeux tournés vers le ciel, lorsque tout à coup, comme éclairé par une inspiration d'en haut, il me dit :

—" Je désire que tu fasses vœu de donner " un tableau à la prochaine église que tu ren- " contreras, si tu parviens à t'échapper."

" Je le promis.

" Quelques instants après, des mots vagues

et sans suite s'échappèrent de ses lèvres, et ce fut tout.

VISION.

VI

" J'ignore combien de temps je demeurai là, anéanti, abîmé dans une douleur sans nom, à genoux auprès du cadavre de celui qui avait été mon père.

" Plongée dans une sorte de léthargie, mon âme était devenue insensible à tout.

" La mort, la solitude de la forêt ne l'effrayait plus ; hélas ! la solitude était autrement effrayante au fond de mon cœur où naguère tout était encore en fleur.

" Rêves ! illusions ! j'avais vu ces fleurs de la vie tomber feuille à feuille, balayées par l'orage.

" Gloire ! bonheur ! avenir ! ces anges du

cœur, qui naguère chantait encore au fond de mon âme leurs mystérieux concerts, s'étaient envolés, voilant de leurs ailes leurs visages éplorés.

" Tout avait disparu : tout....il ne restait plus que le vide, l'horrible néant.



" Seulement, au milieu de ma nuit, une faible étoile veillait encore.

" Un soupir sur mes lèvres, une dernière prière, pâle lampe du sanctuaire intérieur qui n'était pas encore éteinte, jetait un dernier reflet.

" Songeant au vœu que mon père mourant m'avait inspiré de faire, j'invoquais, avec toute l'ardeur du désespoir, la Vierge, consolatrice des affligés ; et voilà que tout à coup......

" Mais je renonce à dire ce qui se passa alors en moi.

" La parole humaine est impuissante à dévoiler les mystères de Dieu.

" Que dirai-je donc aux enfants de la nuit, et que peuvent-ils comprendre ?

" Et des hauteurs du jour éternel ne suis-je
" pas aussi retombé avec eux au sein de la nuit
" dans la région du temps et des ombres. . . ."



" Et voilà que tout à coup, au milieu de mes ténèbres, tout mon être tressaillit, frappé comme d'une commotion électrique ; et il se fit au fond de moi, comme un *vent impétueux et l'esprit..... était porté sur ces eaux de la tribulation.*

" Et soudain, comme l'éclair qui, rapide, fend la nuée d'orage, *la lumière se fit* dans

cette nuit, dans ce chaos; lumière éblouissante, lumière surhumaine. Et la tempête s'apaisa en moi.

" Et il *se fit un grand calme.*

" Et le rayon divin, pénétrant jusqu'aux dernières jointures de l'âme, y répandit une douce chaleur, et une paix ! cette *paix qui surpasse tout sentiment.*

" Et, à travers mes paupières fermées, je vis qu'une grande lumière était devant moi...

***

" O mon Dieu ! oserai-je dire ce qui se passa alors !......

" N'est-ce pas profaner, en les affaiblissant trop, les merveilles de votre puissance ?

" Je sentais que quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel se passait autour de moi.

" Et une mystérieuse émotion, cette sainte horreur que toute créature mortelle doit éprouver, à l'approche d'un être divin, s'empara de moi.

" Comme Moïse, mon âme se disait à elle-même :

" *J'irai et je verrai cette grande vision.*

" Et mes yeux furent ouverts, et je vis...... ce n'était pas un rève, c'était bien une réalité, un miracle de la droite du Très-Haut.....

" *Non, l'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu* ce qu'il me fut donné de voir et d'entendre alors.



" Au milieu d'un nuage d'éclatante lumière, la Reine des cieux m'apparut, tenant dans ses bras son divin enfant.

" Les splendeurs ineffables, qui jaillissaient

de sa figure, était si éblouissantes qu'en comparaison le soleil n'est qu'une pâle étoile. Mais cet éclat, loin de fatiguer la vue, la reposait délicieusement.

" Douze étoiles formaient son diadème !

" L'arc-en ciel était son vêtement ;

" Et sous ses pieds, les nuages de pourpre de l'aurore et du couchant !

" Et derrière leurs franges dorées, des myriades d'anges souriaient et chantaient des hymnes qui n'ont point d'écho ici-bas.

" Et ce que j'entendais et ce que je voyais
" était si vivant, mon âme le saisissait avec une
" telle puissance, qu'il me semblait qu'auparavant
" tout ce que j'avais pu voir et entendre
" n'était qu'un songe vague de la nuit." (1)

***

" La divine Vierge me regardait avec ce sourire immortel, qu'elle déroba sans doute

(1) Imitation de Jésus-Christ.

aux lèvres de son divin enfantelet le jour de sa naissance.

" Et elle me dit :

— " Me voici, mon fils, je viens à vous " parce que vous m'avez appelé. . . ." (1)

" Déjà le secours que je vous envoie est proche. . . .

" Souvenez-vous, mon fils " . . . .

" Mais qu'allais-je dire, malheureux ! . . . .

" Il ne m'est pas permis de révéler de ce céleste entretien que ce peu de paroles qui regardent ma délivrance.

" Le reste est un secret entre Dieu et moi. . .

" Il suffit de dire que ces paroles ont à jamais fixé ma destinée.

***

" . . . . Longtemps elle me parla, et mon âme dégagée de ses entraves, ravie, transfi-

(1) Imitation de Jésus-Christ.

gurée, écoutait, dans une extase inénarrable, la divine harmonie de sa voix.

" Eternellement cette voix retentira dans mon âme ?......

" Et des torrents de larmes, se faisant jour à travers mes paupières, inondaient mon cœur d'une rosée rafraîchissante......

" Enfin, peu à peu, le mystérieux prodige s'évanouit....

" Nuages, figures, anges, lumière, avaient disparu, et mon âme appelait encore par d'*ineffables gémissements* la céleste vision.

" Quand enfin je me détournai, le secours qui m'avait été miraculeusement promis, était déjà arrivé.

" C'est alors, mon Révérend Père, que je vous aperçus près de moi.

" Vous savez le reste. "



Le lendemain, il y avait grand émoi parmi toute la petite population d'alentour.

Le bruit du miracle s'étaient rapidement répandu, et la foule pieuse et recueillie, réunie dans la modeste église, assistait à une messe solennelle d'actions de grâce, célébrée par le saint missionnaire.

Plus d'un regard attendri, se tournait pendant la pieuse cérémonie, vers le jeune officier qui, agenouillé près du sanctuaire, priait avec une ferveur angélique.

On dit que plus tard, dans un autre pays.. loin, bien loin, par delà les mers, un jeune militaire, échappé miraculeusement à la mort, abandonnant un brillant avenir, s'était consacré à Dieu dans un cloître.

Etait-ce lui ? Personne n'a jamais pu l'assurer.

***

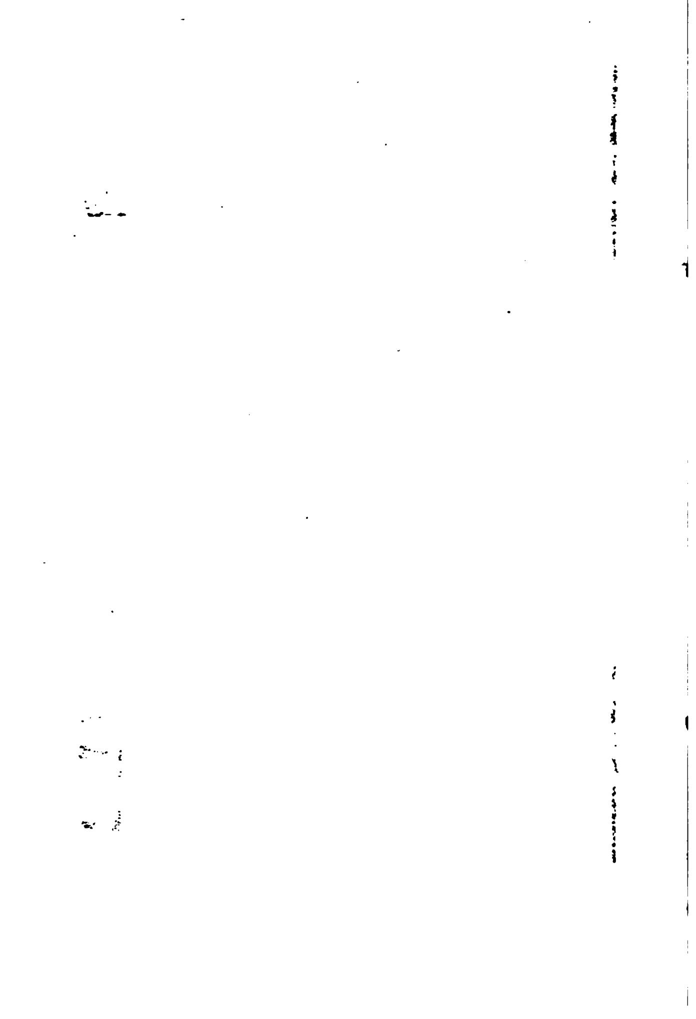
Si jamais vous passez près de la vieille église de la Rivière-Ouelle, n'oubliez pas de vous y arrêter un instant.

Vous y verrez suspendu dans une des chapelles latérales, l'antique *ex-voto* qui rappelle le souvenir du miraculeux évènement.

Le tableau n'a pas de valeur artistique ; mais c'est une vieille relique qu'on aime à voir, parce qu'elle nous dit une touchante histoire.

Souvent des voyageurs, venus de loin, s'arrêtent devant cette poudreuse peinture, frappés de l'étrange scène qu'elle retrace.

Souventes fois aussi, on y voit de pieuses mères de famille indiquer du doigt les divers personnages, et raconter à leurs petits enfants émerveillés la merveilleuse légende ; car le souvenir de cette touchante histoire est encore vivant dans toute la contrée.





LA JONGLEUSE

PREMIÈRE PARTIE

LES VOYAGEURS DE NUIT

I

C'ÉTAIT une nuit d'automne, sombre et brumeuse.

Un canot d'écorce se détachait silencieusement du rivage de Québec, à quelques pas de l'endroit où s'élève la vieille église de la Basse-Ville.

Sur le sable de la grève, un homme était debout tenant à la main une lanterne sourde, dont le cône lumineux dirigé vers les flots éclairait le canot monté par quatre personnes.



A la lueur fauve que projetait la lanterne, il était facile de voir que celui qui se tenait à l'arrière du canot était un chasseur canadien.

Il était vêtu d'une chemise à raies bleues, et de pantalons d'étoffe grise, et portait sur la tête un bonnet de peau de castor.

Selon l'invariable coutume des voyageurs, il avait eu le soin, avant de prendre place sur la pince du canot, de placer sous lui son capot d'étoffe plié avec précaution.

Une ceinture rouge, dont les franges flottaient sur sa jambe gauche, s'enroulait autour de ses reins.

Ses pieds étaient chaussés de bottes sauvages, dont les hausses de cuir de mouton enveloppaient le bas de ses pantalons et se rattachaient au-dessous du genou par des lanières de peau d'anguille. (1)

C'était un homme d'un tempéramment sec, mais d'une charpente osseuse et d'une taille très-élevée.

Les manches de son gilet, retroussées jusqu'au coude, découvraient des muscles d'acier qui révélaient une force peu commune.

Ses bras, d'une longueur démesurée, étaient couverts de tatouages représentant divers objets parmi lesquels on remarquait la figure d'un canot.

Les traits de son visage, hâlés par le soleil, et d'une remarquable regularité, semblaient avoir été taillés dans un bloc de bronze florentin.

(1) *De la babiche,* mot sauvage encore employé dans nos campagnes pour désigner ces lanières.

Sa barbe était noire, tandis que ses cheveux, qu'il laissait croître depuis longtemps et qui retombaient négligemment sur ses épaules, étaient d'un blond châtain.

Un grand air de bonté se reflétait sur toute sa physionomie.

Ses yeux, qu'il tenait habituellement à demi-fermés, lui donnaient au premier abord une apparence engourdie ; mais étincelaient d'une rare intelligence, enchâssés sous leurs sourcils noirs et épais, lorsqu'il était sous l'influence d'une émotion un peu vive.

Du reste, dans sa personne, rien n'était remarquable, si ce n'est un air d'apathie et d'insouciance, que l'extrême lenteur de ses mouvements laissait naturellement supposer.

Son habileté extraordinaire à conduire un canot lui avait fait donner le surnom de *Canotier.*

⁂

La lumière vacillante de la lanterne éclairait, par intervalles, un autre personnage assis à la tête du canot que son accoutrement désignait suffisamment comme appartenant à la race des Peaux Rouges.

C'était un homme superbe, à l'œil d'aigle, aux lèvres fines et fièrement arquées, au front élevé rayonnant d'intelligence et de loyauté, et d'un galbe si irréprochable que Phidias ou Canova l'eussent copié avec amour, comme le type de l'homme à l'état de nature.

Selon la coutume indienne, ses cheveux étaient rasés, à l'exception d'une touffe attachée au sommet de la tête avec des plumes de faucons, d'outardes et d'oies sauvages, qui formait comme le cimier d'un casque antique.

Il portait une espèce de manteau, bordé d'une frange rose et lilas, fait avec ces peaux

de caribou, couleur orange, (1) que les Sauvages seuls savent rendre si soyeuse et si molles.

Des mocassins ornés de rassades et de poils de porc-épic, teints en rouge et bleu, couvraient ses pieds.

Les guerriers de sa tribu l'appelaient *Misti Tshinèpik,'* (2) c'est-à-dire la Grande Couleuvre, soit à cause de sa souplesse extraordinaire, soit à cause de la figure de ce reptile tatouée sur sa poitrine.



Les reflets de pourpre de la lanterne dessinaient encore la silhouette de deux autres personnages assis au centre du canot.

(1) Les Sauvages obtiennent cette couleur en *passant* les peaux à la boucane, au-dessus de la fumée des cabanes ; et la couleur blanche en les *passant* avec la cervelle des animaux.

(2) Cette expression, ainsi que les autres mots que nous emploierons dans le cours de ce récit, appartiennent au dialecte montagnais, qui dérive de la langue algonquine.

C'était celle d'une jeune femme et d'un enfant de huit à dix ans.

Une profonde mélancolie mêlée d'inquiétude se reflétait sur la figure pleine d'énergie de Madame Houel.

Ainsi se nommait la jeune femme. (1)

La noblesse de ses traits et l'élégance de ses vêtements révélaient une personne de distinction.

Au moment où le canot franchissait la pénombre projetée par la lumière, elle était occupée à étendre un châle sur les épaules de son enfant pour le préserver de l'humidité de la nuit.

(1) Parmi les membres de la Compagnie des Cents Associés figure le nom de M. Houel. Nous lisons dans le cours d'Histoire de M. l'abbé Ferland : " Richelieu trouva des auxiliaires de bonne volonté dans les Sieurs de Roquement, *Houel*, contrôleur général des Salines en Brouages, de Latteignant, etc., etc." M. Houel se donna beaucoup de peine pour faire venir les Pères Récollets en Canada. " Les principaux bienfaiteurs qu'ils ont eus ont esté Sa Majesté, M. de Pisieux, M. de Ramsay, grand vicaire de Pontoise et syndic des Récollets en Quanada, M. *Ouel* contrôleur général des Salines de Brouages, et quelques autres." *Mémoire des Récollets présenté au Roi en* 1637.



Quand le canot eut entièrement disparu dans les ténèbres, l'homme à la lanterne remonta lentement la berge :

— Diantre ! murmurait-il à part lui en s'éloignant, il faut que Madame ait bien du courage pour s'embarquer par une pareille nuit.

Je veux bien croire que monsieur Houel a été gravement blessé.

Mais qu'était-il besoin de tant se hâter et de s'exposer, par là, à un danger évident ?

Ne pouvait-elle, au moins, attendre jusqu'à demain matin ?

Mais à peine a-t-elle appris la fatale nouvelle qu'elle n'a pas même pris le temps de faire ses malles.

Ah ! je crains fort qu'il ne lui arrive quelque malheur.

Et puis ce massacre de trois hommes par

un parti d'Iroquois qui a fait une descente avant-hier dans l'île d'Orléans, et qui a enlevé une femme et quatre enfants....

Ils seront fort heureux s'ils ne font pas la rencontre de quelques-uns de ces démons enragés.

En faisant ces réflexions, il disparut derrière l'angle d'une maison, et tout rentra dans les ténèbres.

LA LAMPE DU SANCTUAIRE.

II

Cependant le frêle esquif, poussé par deux vigoureux avirons, descendait le fleuve avec rapidité.

Léger comme une écume, il glissait sans bruit sur les flots, laissant à peine un pâle sillage derrière sa proue.

Les voyageurs gardèrent le silence pendant quelque temps ; et rien ne troublait le sommeil de la nature autour d'eux, si ce n'est le bruissement des flots sur les flancs de la légère pirogue, et le chant monotone et cadencé de la vague sous les avirons.

Bientôt l'obscurité de la nuit confondit les teintes indécises des divers édifices de la ville dans une nuance uniforme, et ils ne distinguèrent plus derrière eux qu'une ligne onduleuse découpant en noir, sur le ciel, les contours du Cap Diamant.

De fois à autres, le clapotis de la vague sur les galets de la rive, ou le grincement d'une girouette, agitée par le passage subit d'une brise nocturne, parvenaient encore à leurs oreilles.

Mais bientôt tous ces bruits s'éteignirent.

***

C'était l'heure solennelle de la nuit ou tout repose dans la nature, et les bêtes carnassières revenues de leurs chasses nocturnes, et l'oiseau caché sous la feuillée, et l'homme fatigué des soucis et des travaux du jour.

Le torrent lointain même semble voiler ses sanglots, et, sous la brise expirante de la nuit, la forêt exhale à peine de son orgue immense un faible soupir.

Cependant la jeune femme, les yeux tournés vers la ville endormie, contemplait attentivement une lueur presqu'imperceptible et immobile sur la côte.

On eût dit qu'elle redoutait le moment où elle allait la voir disparaître entièrement, tant il y avait d'anxiété dans ses regards.

Ce n'était pas la lumière de la lanterne qui depuis longtemps avait disparu.

Cette faible étincelle, qui venait scintiller au bord de sa paupière où tremblait une larme, jaillissait d'un foyer autrement mystérieux, autrement consolant.

C'était la pâle clarté de la lampe du sanctuaire de la vieille église,—holocauste virginal, emblême touchant de l'éternelle prière.



Pendant qu'elle contemplait cette chaste etoile, sa bouche murmurait une fervente prière.

La prière ! invisible vestale qui veille incessamment, une étoile au front, dans le temple sans tache de l'âme pieuse.

Toute sa vie semblait avoir passé dans ses yeux, tant il y avait d'ardeur dans son regard ; —et le mystique rayon, venant effleurer sa prunelle de sa baguette d'or, semblait le regard

de Dieu, caché sous les adorables voiles, exauçant sa plainte et versant un reflet d'espoir dans son âme en deuil.

Oh ! la pauvre femme, elle avait en effet grand besoin d'un céleste soutien, au moment d'affronter tant de dangers parmi les embûches de la nuit !

Enfin, les ténèbres l'envahissant de toutes parts, le frêle sillon de lumière s'éteignit sous un linceul d'obscurité.



— Oh ! il fait bien noir, dit tout bas l'enfant à sa mère après un long silence, je ne puis pas même voir votre visage.

Si je n'étais pas si près de vous, ma chère petite maman, je crois que j'aurais bien peur.

Pourquoi sommes-nous partis si promptement ?...

Je dormais si bien dans mon lit quand vous être venue me réveiller.

Allons-nous arriver bien vite ?....

Et l'enfant, saisi d'un frisson involontaire, se rapprochait instinctivement de sa mère, comme pour chercher une protection contre les fantômes que la nuit fait sautiller devant l'imagination de l'enfance.



La jeune femme poussa un soupir, et sans répondre à ses questions :

— Couche-toi sur mes genoux, Harold, lui dit-elle, tu as encore besoin de dormir.

Fais un bon somme tandis qu'il fait noir ; — je te réveillerai quand il sera jour, et tu verras se lever le beau soleil.

Alors tu n'auras plus de peur.

L'enfant obéit sans rien dire et posa sa tête sur les genoux de sa mère.

— Maman, murmura-t-il à voix basse, après quelques minutes, voyez-vous, là-bas, cette grande femme blanche qui marche sur l'eau? Elle s'avance vers nous, — elle me regarde, — elle me fait signe d'aller vers elle.

Entendez-vous, maman, comme elle chante?....

Comprenez-vous ce qu'elle dit?....

Et l'enfant indiquait du doigt le fantôme qu'il croyait apercevoir.

— Maman! continua-t-il d'une voix tremblante, j'ai peur! j'ai peur!.....Retournons-nous en chez nous. Elle va venir me prendre.

Et il cachait sa figure sur les genoux de sa mère en étouffant un sanglot.

— Dors donc, enfant, ne crains rien; il n'y a point de danger.

Cette grande tache blanche que tu vois là-bas, ce n'est pas un fantôme: — c'est la chute de Montmorency.

Le bruit que tu entends, c'est celui de l'eau qui tombe de la montagne.

Dors tranquillement ; ta maman veille auprès de toi.

***

— Ho-hou ! — interrompit tout à coup le sauvage, tirant de sa poitrine cette exclamation gutturale ordinaire aux Indiens pour exprimer la surprise et l'étonnement, — *Matshi Skouéou !*

Ces paroles en langue sauvage, prononcées à demi-voix, semblèrent paralyser les bras du chasseur canadien.

Pendant quelques instants, son aviron demeura immobile entre ses mains.

Puis, sur un signe du sauvage, ils se remirent tous deux à ramer vigoureusement, mais avec le moins de bruit possible

HALLUCINATIONS.

III

— Votre enfant dort-il maintenant, demanda enfin le chasseur après un long silence.

— Oui, répondit Madame Houel ; il est si fatigué d'avoir été dérangé cette nuit qu'il s'est endormi en quelques secondes.

Eh bien ! Madame,—reprit-il d'un ton solennel, avec sa lenteur habituelle, et en se penchant vers le centre du canot, afin de pouvoir parler plus bas et se faire entendre, — maintenant que je crois le danger passé, je dois vous dire que nous venons d'échapper, par un heureux hasard, ou plutôt par une protection spéciale de la Providence, à un ennemi autrement dangereux que les partis d'Iroquois qui

rôdent depuis quelques semaines sur nos rivages.

Si j'avais eu affaire à tout autre qu'à vous, j'aurais soigneusement évité de révéler cet incident ; mais je connais la fermeté de votre caractère et votre désir que rien ne vous soit caché.

— Vous faites bien, le Canotier ; continuez.

— Vous avez peut-être pu croire un instant que votre enfant était le jouet d'un rêve, lorsqu'il vous indiquait cette forme étrange dont nous n'avons pu entrevoir que l'ombre ; — mais soyez bien sûre que ce n'était pas une illusion.

Les enfants pénètrent par fois des secrets que nous autres, hommes, nous sommes incapables de percer.

L'innocence de cet âge le rapproche du monde des esprits, et lui révèle souvent des dangers impénétrables à nos regards.

Si j'avais connu, il y a quelques heures, ce que le bon ange de cet enfant lui a fait voir et entendre, je ne me serais jamais hasardé à partir cette nuit.

— Comment, le Canotier ! répondit madame Houel, est-il possible que vous vous laissiez entraîner par de misérables superstitions, vous, un vieux chasseur, qui avez passé toute votre vie dans les bois et qui avez bravé tant de dangers au milieu des Sauvages.

Vraiment, je ne vous reconnais plus ; — jamais je ne vous aurais cru capable d'une telle faiblesse.

Ce prétendu fantôme n'a-t-il pas une cause toute naturelle ?

— Madame, répondit le chasseur d'un ton grave, avez-vous pu croire un instant que cette apparition n'était que le reflet de la chute à travers l'ombre ?

Croyez-vous qu'à la distance où nous étions,

cette nappe d'eau pouvait être visible par une nuit aussi noire ?

Ah ! fiez-vous à l'expérience d'un vieux coureur de bois à qui la solitude et le désert ont appris une science qui ne se trouve pas dans les livres.

Depuis tantôt vingt ans que je mène la vie des bois, j'ai dû acquérir quelque connaissance des phénomènes de la nature.

Il n'est pas un bruit des eaux, des vents ou des animaux sauvages qui me soit inconnu ; — les mille voix du désert me sont familières, et je puis toutes les imiter au besoin.

Bien souvent, pendant les nuits, au sein des forêts, près des lacs, ou des rivières, tantôt au milieu des camps indiens, tantôt durant les chasses d'hiver, j'ai passé de longues heures à étudier les divers aspects de l'ombre et de la lumière, à la lueur incertaine des étoiles, à la flamme du bûcher, ou par un beau clair de

lune, ou bien par une nuit sombre et brumeuse, comme celle-ci.

Il est peu d'objets qui, soit le jour, soit la nuit, puissent longtemps tromper ma vue exercée par une longue habitude.

Eh bien ! Madame, je vous dis que cette vague lueur ne vient ni du ciel, ni de la terre.

— Ne serait-ce pas peut-être la flamme de quelque bivouac indien voilé par la brume ?

— Vous n'avez jamais confondu les rayons de votre lampe avec la clarté de la lune, n'est-ce pas, Madame ?

Eh bien, il serait aussi difficile pour moi de confondre cette étrange lueur avec le feu d'un bivouac indien.

— Une crainte superstitieuse vous aura troublé la vue, — reprit madame Houel, avec un mouvement d'impatience et d'incrédulité.

⁂

Ce reproche piqua au vif le hardi Canotier qui garda un moment le silence.

Puis d'une voix émue :

— Madame, un homme qui a passé la moitié de sa vie exposé chaque jour à se voir attaqué et scalpé par de féroces ennemis,— qui a servi de guide pendant une dizaine d'expéditions contre les Cinq-Cantons, — qui a tué de sa main plus de soixante Iroquois, — qui, pour sauver son ami Misti-Tshinépik', s'est vu deux fois, sans trembler, attaché au poteau, prêt à être brûlé vif, — qui entonnait la chanson de guerre pendant qu'on lui arrachait les phalanges de deux doigts, après les lui avoir fumés dans le calumet, — qui riait des tourments quand on lui mettait autour du cou un collier de haches rougies dont il conserve encore les cicatrices, cet homme doit avoir le droit de se croire peu accessible à la crainte.

Mais puisque vous doutez de mes paroles, interrogez Tshinépik'.

Vous avez entendu l'exclamation de cet Indien au moment où votre enfant indiquait du doigt cet objet mystérieux qui ne paraissait à nos yeux qu'une pâle vapeur.

Les paroles de l'enfant ont été pour lui un trait de lumière ; et si vous eussiez compris la langue sauvage, les mots : *Matshi Skouéou*, qui lui ont échappé, vous auraient tout révélé, sans que j'eusse eu besoin de proférer une parole ; car vous avez sans doute entendu parler de celle que les Blancs appellent : *La Dame aux Glaïeuls*, et que les Sauvages connaissent sous le nom de *Matshi Skouéou*, c'est-à-dire la *mauvaise Femme* ou la *Jongleuse*.



A ce nom trop connu, Madame Houel, quoique douée d'une rare énergie de caractère, ne put réprimer un tressaillement involontaire.

Car on était à une époque où la superstition était encore si répandue et si vivace, que les personnes instruites mêmes, qui n'ajoutaient aucune foi aux contes populaires, ne pouvaient, en les écoutant, se défendre d'une secrète terreur.

Et dans un pays comme était alors le Canada, couvert d'immenses forêts inexplorées, peuplées de races étranges et à peine connues, tout était propre à entretenir et à fomenter les idées superstitieuses. (1)

(1) Il n'y a guère de doute que la jonglerie pratiquée chez les Sauvages n'aient un caractère diabolique. C'est un fait qui a souvent été constaté par des témoins oculaires digne de foi. Voici comment s'exprime à ce sujet le R. P. Arnaud, missionnaire du Labrador. " Par la force de leur volonté, dit-il, la cabane (des jongleurs) se met en mouvement comme une table tournante, et répond par des coups ou par sauts aux demandes qui lui sont faites. Eh bien ! les voilà vaincus, tous les inventeurs des tables tournantes et des *spiritual rappings* ! les jongleurs des Indiens infidèles peuvent leur servir de maîtres et leur montrer des choses plus surprenantes que celles qu'ils ont jamais connues. Tous nos grands magnétiseurs seraient également surpris de voir avec quelle facilité ces jongleurs manient le fluide magnétique, auquel je donnerai volontiers ici le nom de fluide diabolique."

— En effet, pensa-t-elle, j'ai entendu parler de cette célèbre Jongleuse qui est parvenue à acquérir une si grande influence parmi les tribus iroquoises, et dont les Pères Missionnaires ont rapporté des choses si merveilleuses.

Ils ne doutent pas qu'elle n'ait des communications avec le mauvais esprit, et qu'elle n'opère par son influence des prodiges incroyables.

On dit qu'elle est parvenue à soulever les Cinq-Nations contre la colonie, — que l'embassade, envoyée dernièrement au gouverneur sous prétexte de conclure la paix, n'est qu'une infâme trahison ourdie pour endormir les colons, — et qu'ils trament, pendant ce temps, le projet de massacrer jusqu'au dernier Français.

Serait-il vrai, comme on le dit, qu'à la tête d'un parti d'Iroquois, elle rôde autour de nos habitations pour se saisir de quelque prison-

nier important, afin de l'immoler à leur dieu Areskoui, et se le rendre aussi propice dans la nouvelle guerre ?

LE MIRAGE DU LAC.

IV

Après avoir roulé quelques instants ces réflexions dans son esprit :

— *Canawish !* [1] dit-elle en s'adressant à l'impassible Indien qui avait écouté la conversation précédente sans prononcer une parole, — que dis-tu des présages du Canotier ?

Le Sauvage sembla ne pas faire attention à cette demande et ne fit aucune réponse.

— Pourquoi la Grande Couleuvre ne répond-elle pas quand la fille des Visages Pâles lui adresse la parole ?

(1) Expression sauvage qui répond au mot : Camarade.

Il y eut encore un moment de silence.





Enfin le Sauvage, dans son langage rempli de figures :

— Le Mirage du Lac qui dort sur les genoux de la Fleur des Neiges est plus beau que le nénuphar blanc des grandes eaux.

Le lac où se mirent la folle avoine et les roseaux du rivage est moins limpide que ses yeux, et son regard est plus brillant que l'étoile du soir.

Ses lèvres sont deux grappes de fraises mûres et ses dents sont des flocons de neige.

Les lianes au printemps sont moins flexibles que sa chevelure.

Aussi, quand la Fleur des Neiges contemple le jeune Visage Pâle, le sourire est-il sur ses lèvres et ses yeux sont-ils pleins de larmes de tendresse.

La Fleur des Neiges serait-elle donc aujourd'hui lasse de la vie de son enfant ?

Ne sait-elle pas que pour évoquer celle que la jeune oreille du Mirage du Lac a entendue et que ses yeux ont vue, il suffit de prononcer son nom ?



— Oh ! s'il n'y a que cela à craindre, reprit Madame Houel en souriant, tu peux parler ; la Dame aux Glaïeuls n'est pas un esprit pour entendre du fond des bois la voix de la Grande Couleuvre, quand ses paroles parviennent à peine à l'oreille de la Fleur des Neiges.



— Puisque ma sœur le demande, reprit l'Indien, la Grande Couleuvre parlera ; —

mais si ses paroles évoquent la Matshi Skouéou, la Fleur des Neiges ne pourra s'en prendre qu'à elle seule.

— La fille des Visages Pâles ne craint rien ; son cœur est fort comme celui du Tshinépick' !

— Quand la Fleur des Neiges saura que la Matshi Skouéou serait prête à mettre en liberté toutes les Peaux Blanches captives chez les Iroquois pour pouvoir mettre la main sur l'enfant d'un chef des Visages Pâles, tel que le Mirage du Lac, son cœur sera-t-il aussi fort ?



A cette terrible menace, Madame Houel tressaillit et pressa instinctivement contre son cœur le charmant enfant qui, insoucieux du danger, dormait tranquillement sur ses genoux.

Il ne parut pas même s'apercevoir de ce brusque mouvement ; car le contact de cette douce main lui était connu.

Et que peut craindre, en effet, l'enfant dans ce sanctuaire de l'amour maternel ?

L'hirondelle dans son nid redoute-t-il le vent ou l'orage ?

L'enfant entre les bras de sa mère, n'est-ce pas la fraîche goutte de rosée dans la virginale corolle du lis ?

Tant d'innocence et de pureté ne semblent elles pas devoir échapper au malheur ?

UN ESPRIT !

V

A peine Madame Houel eut-elle cédé à ce premier mouvement qu'elle rougit de sa faiblesse.

Honteuse d'avoir un moment reculé devant une idée superstitieuse, elle ajouta d'un ton ferme :

— Auprès de la Grande Couleuvre et du Canotier, la Fleur des Neiges ne tremble point pour les jours de son enfant. Mon frère peut parler.

— Tes deux amis sont prêts à donner leur vie pour toi, répondit l'Indien ; — ils seront morts avant qu'aucun ennemi n'ose approcher de ton enfant ; — mais qui peut lutter contre celle qui commande aux esprits ?......



Le Sauvage lui fit alors le récit de tout le merveilleux dont l'imagination indienne entourait la célèbre Jongleuse.

Souvent le Canotier, entraîné par son habitude de causer, l'interrompait pour raconter

quelques nouveaux prodiges dont les Blancs enrichissaient la légende sauvage.



La Matshi Skouéou, — disaient les récits populaires, — est en rapport avec le Mauvais Esprit.

Sa puissance égale celle de la Sirène aux cheveux tordus qui révèle sur les rivages des mers du Sud, les gisements des placers d'or et des bancs de perles.

Jamais on ne l'a vue de jour.

On dit que dans les ténèbres ses prunelles d'un vert glauque étincellent comme la braise et que les lueurs sinistres et blafardes qu'elles lancent, fascinent comme le serpent ou l'abîme.

Une rivière de cheveux, noirs comme l'aile des huards, inonde sa tête toujours couronnée de fleurs de glaïeuls, et jaillit en cascades jusque sur ses épaules.

Son teint de cuivre, sa peau écailleuse, le rire sardonique qui crispe sa lèvre violette fait frissonner jusqu'à la moëlle des os.

Elle soulève à chaque pas une poussière d'étincelles bleuâtres qui voltigent autour d'elle, profilant dans l'ombre d'étranges silhouettes.

Salamandre incombustible, elle marche impunément à travers la flamme des brasiers, sans que les tisons osent mordre même les pans de sa robe.



La brise nocturne, le nuage qui passe lui apportent, — messagers fidèles, — le son de la voix de ceux qui l'invoquent.

A son cri, les hiboux éveillés, écarquillant leurs fauves prunelles, sortent des crevasses des rochers et des ruines et répondent à son appel.

A l'heure de minuit, elle descend sur une

étoile filante, ou sur un rayon de la lune, et apparaît dans la nappe des cascades, à l'ombre des noirs rochers, sur le sable silencieux des dunes, ou parmi les vapeurs des vallées.

***

C'est l'heure qu'elle choisit pour accomplir ses mystères, car c'est l'heure où la brise s'endort dans la cîme des arbres, et où tout repose dans la nature ; — c'est l'heure où les feux-follets dansent sur le gazon pâle des prairies, dans les clairières, ou sur les eaux verdâtres des marécages ; — c'est l'heure où les chauves-souris effleurent les flots unis de leurs ailes diaphanes, et se cramponnent, de leurs ongles grêles, à l'angle des rochers ; — c'est l'heure où l'on n'entend pour tout bruit que le coassement des grenouilles et des crapauds à l'œil roux, et le *hou hou* funèbre des oiseaux de nuit.

C'est aussi l'heure où la Dame aux Glaïeuls descend parmi les roseaux du fleuve, au bord des lagunes, pour cueillir les fleurs de glaïeuls dont elle couronne sa tête et pour faire ses invocations au Grand Manitou.

Quoiqu'aucun souffle n'agite l'air, on voit alors frissonner les tiges des algues et des aulnes qu'elle écarte pour se plonger dans les eaux du fleuve ; et bientôt on voit sa tête apparaître, comme un météore, parmi les joncs et les nénuphars.



Au moment où la nouvelle lune se lève, de vagues et loitaines rumeurs, mêlées au coassement monotone des grenouilles, s'élèvent du sein des plantes aquatiques.

Voix surnaturelles qui semblent surgir du fond des eaux ; — incantations mystérieuses,

d'abord indécises, puis s'élevant peu à peu, et se prolongeant sur les flots en mélodie tour à tour suave comme des voix d'enfants, ou voilée comme la brise du soir parmi les halliers ; — mais parfois aussi, éclatante et terrible, comme le rugissement de l'ours blessé, ou comme le roulement du tonnerre ou des cataractes.

Quelquefois aussi, quand l'ouragan des équinoxes rugit et tord la forêt par les cheveux, elle pose son pied, plus léger que celui des vaporeuses ossianides, sur l'écharpe des brumes dont la montagne enveloppe alors son épaule de pierre.

On dit que pendant ces délires de la nature, on la voit voltiger sur la crête d'argent des vagues en écume, et qu'alors les éclairs déchirent les flancs des nuages en colère pour venir se tresser en auréoles sur sa tête.

***

Enfants, disent les vieillards, n'allez pas le soir au lever de la nouvelle lune, sur les bords du fleuve.

Tapie derrière la verte frange des roseaux, la Dame aux Glaïeuls guette les petits enfants, et ses chants fascinent et entraînent comme le regard du reptile attaché à sa proie.

Oh ! malheur à celui qui tombe entre ses mains !

Le sort qu'elle lui réserve est plus affreux que celui du prisonnier garrotté au poteau du supplice.

Les tortures du feu, les éclats de bois enfoncés dans la chair, la cendre brûlante sur la tête scalpée, les colliers de haches rougies n'effrayent pas le guerrier au cœur fort.

Il entonne sont chant de mort quand ses ennemis déchirent sa chair en lambeaux.

Mais la Matshi Skouéou invente des supplices autrement atroces :

C'est au milieu d'horribles agonies de frayeur et d'épouvante qu'elle fait mourir sa proie.

Et quand le cœur de la victime tremble et bat comme celui du lièvre timide, — que ses cheveux se dressent sur sa tête, — que ses yeux se dilatent de terreur, — que ses lèvres livides frémissent comme la feuille du tremble, — que ses dents s'entre-choquent dans sa bouche, — que ses os craquent d'horreur, — que ses membres frissonnent comme les lianes tordues par la tempête, — alors la Dame aux Glaïeuls est dans l'ivresse et elle savoure, comme un chant, ces lamentables gémissements ; car elle entend la voix du Noir Esprit qui lui révèle ses secrets à travers les râles d'agonie et de désespoir.

COMME UN LUTH D'IVOIRE.

VI

Après ce récit prononcé d'une voix émue par une sorte d'enthousiasme religieux, le Sauvage et le Canotier gardèrent un moment de silence.

— C'est bien là, au fond, ce que rapportent les Missionnaires, pensa Madame Houel avec inquiétude. . . . . .

Ciel ! si jamais mon cher Harold venait à. . . .

O mon Dieu ! protégez mon enfant !

— Eh bien ! reprit l'Indien, le cœur de la Fleur des Neiges est-il aussi fort maintenant ?

— J'ajouterai foi à tous ces mystères quand j'en aurai été témoin, répondit Madame Houel d'une voix qu'elle cherchait en vain à rassurer.

Vous ne l'avez jamais vue, ni toi, ni le Canotier, n'est-pas ?

***

— Madame,— repartit le chasseur canadien, avec sa lenteur habituelle et un ton solennel qui dénotait une profonde conviction ; — un soir que je remontais le Saguenay, je rencont.......

Il s'arrêta tout à coup.

Un sourd ronflement, pareil au souffle profond du marsouin lorsqu'il vient respirer à la surface de l'eau, se fit entendre à l'avant du canot.

Un homme, qui n'aurait pas été habitué à la vie sauvage, n'aurait prêté aucune attention à ce bruit.

Mais l'oreille exercée du Canotier ne pouvait s'y méprendre.

C'était bien la voix du Tshinépik qui, pour lui signaler quelque danger sans donner l'éveil, imitait la respiration du marsouin.

***

Le chasseur prêta l'oreille un instant et crut entendre, dans le lointain, un son étrange et vague ; d'abord à peine perceptible, puis se rapprochant, devenant plus distinct, et se prolongeant sur les flots en molles ondulations, pour s'éloigner, osciller encore et s'évanouir un instant après.

Longtemps ces mystérieuses vibrations, qui semblaient tantôt descendre des nuages, tantôt remonter du fond des cavernes de la mer, ou s'échapper d'une conque marine, ou filtrer à travers le treillis des bois, voltigèrent en notes intermittentes parmi le silence solennel de la nuit ; ne parvenant à son oreille qu'à de longs intervalles, et par frêles lambeaux.

***

Il crut d'abord être le jouet d'une illusion ; mais après quelques minutes de silence, la

même mélodie bizarre ; mais plus distincte et plus rapprochée. . . . . .

— Eh bien ! Madame, chuchota le Canotier, entendez-vous ?. . . . Croirez-vous maintenant aux paroles d'un homme qui n'a pas appris ce qu'il sait dans les livres ?. . . . . .

Et continuant comme s'il se fût parlé à lui-même :

. . . . — Minuit ! . . . . Ce soir la nouvelle lune et la. . . . .

— Bah ! repartit Madame Houel, la plainte de quelque loup-marin sur les rochers [1]



Le Canotier haussa les épaules, et attendit sans répondre.

— Vous aviez raison, — reprit enfin Madame Houel après quelque temps de silence, — j'en-

(1) On sait que les cris du loup-marin imitent, à s'y méprendre, les plaintes d'un enfant.

tends maintenant très-clairement une voix ; mais est-ce une voix humaine ?. . . . . Jamais je n'ai rien entendu de si extraordinaire.

Je sais que les Sauvages sont renommés pour la beauté de leur voix ; mais ces magiques accents n'ont rien d'humain, tant ils captivent et entraînent avec un irrésistible attrait.



En effet, c'était une sorte d'incantation fantastique qui empruntait à la sombre majesté de ces heures solennelles et à son origine inconnue un singulier caractère de merveilleux et de surnaturel ; — sorte de mélopée, tantôt plaintive et rêveuse, noyée de mystère et de mélancolie, ondulant sur la lame, flottant dans l'atmosphère et se perdant dans les plis de la brume, — soupirs infinis, — échos de voix d'anges, — rêves d'enfants au berceau, — chant

des courlis ; — ou bien, vive et légère, découpée en frileuses dentelles de sons, montant et descendant en spirales aëriennes, — groupes de notes folâtres se tenant par la main ; — et puis tout à coup, triste et morne, comme le vent d'automne qui brame dans la ramée, comme l'hymne funèbre sur les tombes ; — ou, fanfare inouïe, vibrant comme un cuivre.



— Je distingue bien des paroles, dit tout bas Madame Houel au Canotier, mais d'une langue qui m'est inconnue.

— Je les comprends, mais il m'est impossible de vous les traduire : le sens en est plus dans le chant que dans les paroles.

. . . .

. . . .

Deux éclairs soudains, suivie d'une double

détonation, interrompirent tout à coup les magiques évocations de la sibylle inconnue; et en même temps deux balles, venant du côté opposé à celui d'où l'on entendait cette mystérieuse musique, et dont une entama la pince du canot à quelques pouces du Canotier, sifflèrent aux oreilles des voyageurs.

Un souffle de terreur sembla rouler dans l'atmosphère avec l'écho de la double explosion répercutée par les nuages et les deux rives du fleuve.

Et puis tout rentra dans un silence si profond qu'on eût dit que le fleuve eût toujours été entièrement désert.

COURSE.

VII

—Sept Iroquois dans le canot, chuchota le Tshinépik'; j'ai eu le temps de les compter à la lueur de l'explosion.

Camarade, nous allons être pris entre deux feux.

A droite, les Iroquois ; à gauche, la Matshi Skouéou et ses compagnons.

— Il n'y a qu'un moyen, — reprit le Canotier avec la présence d'esprit et la promptitude de décision que donnent le calme et le sang-froid, fruit d'une longue habitude de vie au milieu des dangers, — c'est de dérouter nos ennemis.

Scie, (1) Tshinépik', nous allons reculer quelque temps ; puis nous gagnerons le rivage à force d'avirons.

Madame, retenez les pleurs de votre enfant ; il faut du silence pour cacher notre marche.

Couchez-vous au fond du canot, vous courrez ainsi moins de risque d'être atteinte par les balles.

Ah ! chiens d'Iroquois ! murmura-t-il entre

(1) En terme de marine, *scier* veut dire ramer à reculons.

ses dents, vous êtes fort heureux que la vie de ces deux êtres faibles ait été confiée à ma garde ; vous ne me verriez pas reculer ainsi devant vous : une cruelle expérience a dû vous apprendre que ce n'est pas ma coutume.

Que j'aurais de plaisir à loger du plomb dans quelques-uns de vos crânes pour me refaire un peu la main. Vraiment le cœur m'en dit, car il y a déjà longtemps que je n'ai pas essayé mon fusil contre une peau rouge. Mais laissez faire, vous ne perdez rien pour attendre.

***

Tout en faisant ces réflexions, le Canotier, après avoir imprimé au canot un mouvement rétrograde en nageant à reculons pendant quelque temps, avait tourné la proue de la légère nacelle vers le rivage, et pagayait vigoureusement dans cette direction.

— Nagez, nagez maintenant tant que vous voudrez, imbéciles d'Iroquois, reprit-il tout bas avec ironie, vous serez quelque temps, je pense, sans nous atteindre, si vous continuez de ce côté.

Vous croyez donc qu'un blanc est aussi bête que vous, et qu'il. . . .

Le cri d'un huard, qui s'éleva à quelque distance en avant du canot, éveilla son inquiétude et interrompit le cours des invectives qu'il ne ménageait jamais à ses ennemis dans ces moments de dangers.

— Je me trompe fort si c'est là le cri d'un huard, ... il y a là des inflexions qui ne sont pas celles du huard.

Les infâmes coquins ! auraient-ils prévu notre mouvement par hasard ? . . . .

A peine eut il achevé ces mots, que deux raies de feu déchirèrent le voile des ténèbres en avant d'eux.

Heureusement pour nos voyageurs que la nuit était si obscure que l'ennemi ne pouvait viser qu'à peu près.

Les balles, dirigées d'une main incertaine, ricochèrent sur l'eau à quelques pieds du canot.

— Notre ruse est déjouée ! s'écria le Canotier avec amertume.

Et, d'un coup d'aviron faisant décrire un angle à la proue du canot pour lui faire reprendre sa première position :

— Il est inutile de songer à atteindre le rivage, continua-t-il. C'est maintenant, Tshinépik', qu'il nous faut montrer si nous entendons quelque chose à manier un aviron.

Ils sont sept contre deux ; mais leur canot m'a l'air plus pesant que le nôtre et je doute qu'ils aient tous des avirons.

Madame, nous allons être obligés de jeter vos malles à l'eau, afin d'alléger notre canot

autant que possible et de ne pas ralentir notre marche ; car ce sera une course désespérée.

— Faites, faites tout ce que vous voudrez pourvu que vous arrachiez mon enfant des griffes de ces tigres, s'écria avec angoisse Madame Houel.



En un clin d'œil le canot fut débarrassé de tout ce qui pouvait l'allourdir.

— Maintenant, Tshinépik', hardi sur l'aviron, et ensemble ! Mais auparavant poussons notre cri de guerre pour montrer à ces mécréants que nous ne les redoutons pas plus que les poissons qui nagent sous nos pieds.



Deux cris horribles, capables de faire tressaillir les cœurs les plus intrépides, s'échap-

pèrent à la fois de la poitrine des deux guerriers, et se prolongèrent au loin sur les flots.

Madame Houel se boucha les oreilles de terreur.

Le Canotier ! La Grande Couleuvre ! — répétèrent en chœur les Iroquois reconnaissant la voix des deux héros qui avaient acquis une si terrible célébrité en immolant un nombre effrayant de leurs plus braves guerriers ; et d'épouvantables hurlements répondirent à leur cri.

Puis à cette infernale harmonie succéda un morne et lugubre silence, comme si la nature entière, glacée d'épouvante, avait suspendu tous ses bruits.



On n'entendit plus que le bouillonnement de l'eau sous les coups des avirons, et le clapotement de la vague sur les flancs de la

légère pirogue qui bondissait sous les énormes brassées du Canotier, aidé du Tshinépik', et volait sur la nappe du fleuve, comme ces légères plumes détachées de l'aile des oiseaux et qu'èmportent en se jouant, sur les flots, les grandes brises des mers.



Le salut des fugitifs ne dépendait plus que de la vigueur des nerfs des deux rameurs.

Que la lassitude vint, un moment, à amollir et à détendre l'acier de leurs muscles, c'en était fait d'eux ; et leurs chevelures scalpées séchaient à la ceinture des Iroquois.

Le Tshinépik', il est vrai, était un habile et vigoureux rameur ; et la supériorité du Canotier à conduire un canot et à manier l'aviron était sans égale.

Son habileté, en ce genre, était si bien

connue dans toute la colonie et même parmi les tribus indiennes qu'elle lui avait valu le surnom de *Canotier*.

Outre une longue habitude, acquise pendant toute une existence consacrée à la vie sauvage, la nature, en le douant d'une force musculaire exceptionnelle et en développant ses deux longs bras d'une manière démesurée, semblait l'avoir formé tout exprès pour ce genre d'exercice.

D'ailleurs, c'est un fait digne de remarque que les blancs une fois accoutumés aux mœurs et aux arts indiens les surpassent bientôt, non seulement en adresse, mais même en vigueur.

Car, sans parler de leur supériorité intellectuelle, ils paraissent encore jouir d'une constitution plus robuste.



Mais, quelque fussent les avantages per-

sonnels des deux rameurs, ils étaient trop inférieurs en nombre pour pouvoir, ce semble, lutter longtemps avec chance d'échapper.

Et puis, une balle perdue pouvait, d'un moment à l'autre, casser un bras, ou fendre un aviron.

Cependant ces dangers si éminents ne faisaient rien perdre au Canotier de son admirable sangfroid, et paraissaient n'avoir d'autre effet que de délier sa langue :

— Il faut montrer à ces chiens d'Iroquois que nous nous connaissons en écorce de bouleau, Tshinépik'.

Je ne nie pas qu'ils possèdent quelqu'habilité à fabriquer un canot ; mais ils ne savent pas comme nous choisir la véritable écorce.

Et puis, ont-ils jamais eu le tour de relever avec grâce les deux pinces d'un canot de manière à lui donner cette forme svelte qui prête aux nôtres un air si coquet quand ils dansent sur la lame ?

Ah ! je reconnaîtrais un des miens parmi toute une flotte de canots iroquois.

Ne me parlez pas non plus d'un canot mal gommé ; il faut pour qu'il glisse bien sur l'eau que l'enduit de gomme soit posé avec tant de soin que les flancs soient polis et glacés comme la lame d'un rasoir.

Alors ce n'est plus un canot ; — c'est une plume, c'est une aile d'oiseau qui nage dans l'air ; — c'est un nuage chassé par l'ouragan ; — c'est quelque chose d'aérien, d'ailé, qui vole sur l'eau comme. . . . comme nous maintenant.

***

Le Canotier disait vrai ; car la légère pirogue, obéissant à ses gigantesques coups d'aviron, semblait à peine effleurer les flots.

On eût dit une sarcelle, effrayée par le

chasseur, rasant la cîme des vagues à tire d'aile.

— Camarade, voici encore deux balles à notre adresse, — interrompit le Tshinépik', qui jusque-là s'était renfermé dans ce silence flegmatique qui caractérise la race indienne, et que les Sauvages affectent surtout au moment du danger, afin de cacher toute émotion ; — l'Iroquois s'imagine déjà nous avoir devancés, car ses coups ont porté en arrière de notre canot.

Mais mon frère s'aperçoit-il quenous n'avons rien gagné et qu'ils sont toujours en ligne avec nous ?

— Ça ne peut pas durer, tu as raison, reprit le Canotier en secouant la tête ; nous ne sommes jamais capable de les *dégrader*. Ils sont trop nombreux contre nous.

LE TOMAHAWK.

VIII

Il se fit un moment de silence lugubre et plein d'une terrible anxiété.

Le Canotier cherchait en vain une issue pour sortir de ce mauvais pas.

— Promettons une messe en l'honneur de la bonne Sainte Anne, — dit madame Houel qui n'avait pas cessé de prier depuis le commencement de la lutte, — et je suis sûre que le bon Dieu nous sauvera.

— Je le veux bien, Madame..... Il n'y a que Dieu qui puisse nous faire échapper.... Pour moi, j'ai épuisé toutes mes ressources.... Mais toi, Tshinépik' as-tu quelqu'expédient à suggérer ?

L'Indien réfléchit.

***

— Mon frère est un grand rameur ; — le saumon qui remonte les rapides n'est pas plus habile avec sa queue que mon frère avec son aviron.

A chacun de ses coups, le Tshinépik' sent le canot se soulever sous lui.

Mais mon frère a-t-il le bras assez fort pour ramer à lui seul comme nous deux ensemble, tandis que le Tshinépik' va essayer de *déplanter* un Iroquois ?

— J'essayerai bien tout ce qu'il est donné à l'homme de faire avec deux bons bras, repartit le Canotier ; mais je crois que ce serait à peu près inutile, car tu ne pourras que tirer au hazard par la nuit qu'il fait ; et puis un coup de fusil nous trahirait en révélant au juste notre position.

— Une flèche ne laisse pas d'éclair derrière

elle, répliqua froidement l'Indien —et le Tshinépik' attendra le moment où l'Iroquois va tirer, et visera sur la lueur de l'amorce.

— Bien pensé ! —fit le Canotier avec enthousiasme, en se mettant à ramer avec une vigueur si prodigieuse qu'il semblait que jusque-là il n'eût fait que tremper son aviron dans l'eau ; —j'ai toujours soutenu, avec raison, qu'il y a souvent plus de cervelle dans la tête d'un Sauvage que dans bien des têtes européennes. . . . . .

Appareille-toi, Tshinépik', je viens d'entendre un bruit sec comme celui d'un fusil qu'on bande ; je crois qu'ils vont tirer.

Une détonation lui coupa la parole.



Un instant après, un cri de mort retentit vers le canot ennemi, et prouva que la flèche de l'habile Indien n'avait pas manqué son but.

Mais, en même temps, un autre cri, un cri de rage lui répondit.

C'était la voix du Canotier.

Une balle venait de fendre son aviron en deux.



Il est, dans la vie, des instants de souffrance morale que nulle torture, nul supplice corporel, la mort même ne saurait égaler.

C'est l'instant fatal où l'on voit se dresser devant soi le fantôme implacable d'une mort certaine : où l'on sent l'étreinte mortelle vous saisir d'une main assurée.

C'est là le paroxysme de la souffrance.

L'héroïsme seul est capable de l'envisager de sang-froid.

Telle était cependant la position en face de laquelle se trouvaient les fugitifs.

Le Canotier avait épuisé toutes les ressources que le génie sauvage et une longue expérience avaient pu lui inspirer.

Il ne restait plus qu'à attendre la mort.



Déjà on entendait à quelques pas en avant du canot le bouillonnement de l'eau sous les avirons d'un des canots ennemis.

— Mon frère est-il prêt à mourir, dit le Canotier d'un ton calme.

— Le Tshinépik' l'a toujours été. . . . .

Et comme si un éclair subit eût traversé son cerveau, il ajouta quelques mots en langue sauvage et passa son aviron au Canotier.

On aurait pu le voir alors se pencher doucement sur la pince du canot, s'y glisser sans bruit pour se jeter à la nage et disparaître.

La légère pirogue, soulagée tout à coup, se

releva de l'avant, pendant que le Canotier lui imprimait un mouvement rétrograde, afin d'éviter une collision avec le canot ennemi.

***

En ce moment, la lune filtra un de ses rayons à travers le roulis des brumes ; et ce pâle cil d'argent, venant effleurer la frange d'un nuage moins opaque, permit d'entrevoir, pendant un instant, la scène du combat.

Tout à coup le canot iroquois chavira au milieu de hurlements épouvantables.

Ce fut alors une scène de confusion indescriptible.

On vit, pendant quelques instants, un bras armé du tomahawk asséner des coups terribles sur la tête des Iroquois qui se débattaient au milieu des flots.

***

L'attention du Canotier qui se tenait à une légère distance afin d'empêcher les Iroquois naufragés de saisir son canot, et qui suivait les diverses phases de la lutte pour recueillir à temps son audacieux ami, fut alors détournée par un cri déchirant poussé par madame Houel :

— La Jongleuse ! !

En même temps, il entrevit comme une forme noir qui semblait surgir des flots à côté du canot et étendre la main comme pour saisir le jeune enfant.

Décharger un vigoureux coup d'aviron sur l'objet indécis qu'il croyait apercevoir dans l'ombre fut pour lui l'affaire d'un instant ; — mais son coup porta dans le vide, et fit seulement jaillir une poussière d'eau.

***

Le cri d'un *pirouys* (1) se fit alors entendre, et le Canotier, reconnaissant le signal convenu avec le sauvage, tourna son canot dans la direction d'où venait le cri, et un instant après le Tshinépik' triomphant embarquait habilement dans la légère nacelle, tenant d'une main un aviron.

Avec cette présence d'esprit qui distingue si éminemment les Sauvages, et qu'ils conservent au milieu des plus grands dangers, l'Indien, pendant le combat, avait arraché des mains d'un Iroquois cet aviron dont ils avaient absolument besoin pour leur fuite.

Pendant que l'autre canot iroquois se hâtait de venir au secours des naufragés que le tomahawk du Tshinépik' n'avait pu atteindre, les fugitifs profitèrent de l'obscurité profonde que faisaient alors d'épais nuages qui se roulaient

(1) Espèce de gibier connu aussi sous le nom de *chevalier*. Le surnom de *pirouys*, que lui donnent les chasseurs, est une imitation de son cri.

pesamment dans le ciel, et gagnèrent le rivage sans que leurs ennemis eussent pu remarquer la direction qu'ils avaient prise.

L'ECHO DE LA MONTAGNE.

IX

Le lendemain, le Canotier aperçut, en s'éveillant aux premières lueurs de l'aube, l'Indien occupé à panser une large balafre qu'il avait reçue au visage dans le combat de la veille, et deux profondes blessures, l'une à la poitrine, et l'autre au bras gauche.

Le Sauvage n'avait pas même pris la peine d'en dire un mot à son ami.

— Mon frère s'est bien battu hier, dit le Canotier : — cinq cadavres iroquois s'en vont maintenant à la dérive, et vont servir de pâture aux poissons. Mais mon frère a été blessé.

— Ce n'est rien ; — l'Iroquois est une

femme ; — il ne fait que de petites égratignures.

— Mon frère a perdu beaucoup de sang : il a besoin de se reposer. Moi, je vais aller dans le bois tuer quelques gibiers pour notre déjeuner.



A son retour, le Canotier fut saisi d'horreur en apercevant sur le rivage qu'il venait de quitter une mare de sang et trois cadavres étendus sans vie.

L'un d'eux avait la tête scalpée ; et il reconnut en lui, avec une indicible douleur, son fidèle compagnon que les Iroquois avaient surpris et massacré pendant son absence.

Les deux cadavres iroquois couchés à ses côtés, et deux longues traînées de sang, qui se perdaient sur le seuil du rivage, témoignaient qu'il avaient vendu chèrement sa vie.

Madame Houel et son enfant avaient dis-

paru ; — et nulle trace sur le sable n'indiquait qu'ils avaient pris la fuite.

En levant les yeux vers l'horizon, le Canotier aperçut dans le lointain deux canots chargés d'Iroquois qui descendaient le fleuve à force d'avirons.



Anéanti de désespoir, il demeura longtemps immobile, les yeux cloués sur le cadavre de son fidèle ami, comme si la douleur eût pétrifié tous ses membres.

Les premiers rayons du soleil levant, qui tombaient alors sur la figure de l'Indien, et l'illuminaient d'une auréole d'opale, dissimulaient pour un instant l'horrible fixité du regard qu'imprime la dernière agonie.

Et ce dernier reflet de ses yeux semblaient lui dire un adieu suprême.



S'arrachant enfin de sa léthargie, le Canotier se baissa lentement sur le cadavre de celui qu'il avait tant aimé, et qui avait partagé, pendant tant d'années, toutes ses joies et toutes ses tristesses, tous ses triomphes et tous ses périls, — et le soulevant doucement entre ses bras, dans l'ivresse de son désespoir, il le pressa sur sa poitrine, comme s'il eût voulu par cette suprême étreinte faire passer toute son âme dans cette dépouille inanimée.

Un immense soupir s'échappa enfin de sa poitrine, qui se soulevait comme une montagne.

Cet homme de fer, que ni les dangers, ni les tortures, n'avaient jamais fait sourciller, succombait sous le poids de la douleur.

Des torrents de larmes inondaient ses joues.

⁂

— O mon ami ! mon bien-aimé ami ! — s'écria-t-il enfin parmi ses sanglots — je t'ai donc perdu pour jamais ? C'en est donc fait ; seul désormais, il me faudra errer à travers ces forêts et ces fleuves que nous avons parcourus tant de fois ensemble !

Désormais solitaire, je cheminerai à travers les sentiers de la vie, sans que jamais ta voix amie retentisse à mon oreille !

Heureux si la mort m'eût enlevé le premier !

Toi, du moins, tu as un ami pour te rendre les derniers devoirs ; mais moi, personne à ma dernière heure ne viendra jeter un peu de sable sur ma dépouille.

..... O Tshinépik' !..... Tshinépik' ! adieu !.....

***

L'écho de la montagne répéta au loin : adieu !

A cette voix le Canotier tressaillit, comme s'il eût entendu celle de son fidèle compagnon, lui jetant une dernière parole de reconnaissance.



Déposant enfin son précieux fardeau, il creusa une fosse dans le sable du rivage et y coucha le cadavre.

Après l'avoir recouvert, il ébrancha un jeune sapin qui croissait à la tête de la tombe ; et fixant sur le tronc une branche transversale, il en fit une croix.

Puis, scalpant les deux cadavres iroquois gisant sur la plage, il planta, avec le couteau du Tshinépik', leurs chevelures au centre de la croix.

Etrange et terrible trophée, mais digne de ce héros des bois.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

—

L'ÉTÉ DES SAUVAGES ET LES BRAYEUSES.

I

(1) De longues années ont passé sur les événements que nous venons de raconter.

C'est encore un jour d'automne ; une de ces belles matinées, roses et vermeilles, que l'été laisse tomber de sa couronne en fuyant devant le vent frileux qui déjà commence à souffler sur le soleil.

Déjà les rosées du matin, si tièdes en juillet, se crystallisent en givre sur les toits, et sur les pointes des herbes qui jaunissent.

C'est la saison d'octobre, la mélancolique saison des feuilles mortes !

(1) On sait que les derniers beaux jours de l'automne sont connus généralement au Canada sous le nom de l'*Eté des Sauvages.*

Accoudée là-bas sur la montagne, elle jette un dernier sourire plein d'enivrante langueur au moissonneur qui se hâte de cueillir sa gerbe dans les prés.

Au ciel, quelques nuages gris dans l'azur plus terne ; — dans l'air calme, les divins silences de la nature qui s'endort ; — sur le dôme des bois, les nuances les plus riches et les plus variées : — rouges et sanglantes sur le feuillage des érables, — jaune paille sur les trembles, les bouleaux, les noisetiers, — d'un vert dur et foncé sur les épinettes, — plus tendre sur les mélèzes et sur les aiguilles luisantes des sapins.



C'est aussi la saison des *labours d'automne.*

Dans les champs barbelés de chaume doré, on voit de toutes parts les robustes habitants tracer ferme leur sillon.

Une voix éclatante s'élève de fois à autres dans l'air sonore : — *hue ! dia !* c'est le cri de l'enfant qui *touche* pendant que son père tient les mancherons de la charrue.



Tandis que les hommes sont occupés aux travaux des champs, les femmes ne demeurent pas inactives, car c'est aussi le temps de *brayer* le lin, (1) et il faut se hâter de profiter des derniers beaux jours.

La vie canadienne n'offre pas d'aperçus plus attrayants, de scènes champêtres plus fraîches et plus pittoresques ; mais, hélàs ! les chemins de fer, les bateaux à vapeur, la *civilisation* nous auront bientôt enlevé jusqu'aux derniers vestiges de ces délicieuses scènes de mœurs

(1) Le mot *brayer* est évidemment une corruption du verbe *broyer*.

qui donnent à notre peuple sa physionomie caractéristique.

Hâtons-nous donc d'en recueillir et d'en peindre les riants tableaux, afin qu'au moins ces souvenirs du passé poétisent un peu notre avenir.



Vous souvient-il de ces groupes de femmes que l'on voit quelquefois, en octobre, réunis sur la lisière du bois, au flanc de quelque rocher ?

Ce sont les *brayeuses* de lin.

Elles choisissent ordinairement ces endroits, afin de se mettre à l'abri du vent.

Deux petits murs en pierre de trois ou quatre pieds de hauteur sont adossés au flanc du rocher de manière à former une espèce de cheminée sur laquelle on dispose transversale-

ment quatre ou cinq perches de bois dur, qui servent de séchoir pour le lin.

Une grosse buche posée à terre à l'entrée de la cheminée empêche le feu de s'étendre et protége la chauffeuse qui doit concentrer toute son attention sur le lin pour l'empêcher de s'enflammer.

Car malheur à elle s'il lui arrive de faire une *grillade.* Les rires et les moqueries de ses compagnes l'attendent pour lui faire expier sa maladresse.



Aussitôt que le lin est suffisamment séché, chaque personne en saisit une poignée et la broye vigoureusement, tandis qu'elle est chaude, entre les deux bois de la *braye,* afin de débarrasser le lin de son écorce.

Rien de gai, rien de poétique alors comme

d'entendre le bruit sec et éclatant des *brayes* qui frappent, [1] se relèvent et retombent en cadence au milieu des cris et des joyeux éclats de rire des enfants qui folâtrent sous la colonnade du bocage.

C'est auprès d'un de ces groupes, réuni au pied d'un rocher encadré de bouquets d'arbres et situé à peu de distance de la Pointe de la Rivière-Ouelle, que vient se renouer le fil de notre légende.

UNE AME DÉFLEURIE.

II

— Pierre, disait une des femmes à son enfant, va dire à ton père de venir dîner ; il s'en va midi.

Les sonores et lointaines volées de l'Angelus

(1) La *braye* est un instrument composé de deux bois, retenus par une de leurs extrémités, et s'enclavant l'un dans l'autre à la manière d'une mortaise.

tombaient en vibrantes cascades du vieux clocher de la Rivière-Ouelle, et versaient leurs joyeuses ondulations entre les deux rives de la vallée pour annoncer l'heure de midi, quand le laboureur arriva au milieu de sa famille.

— L'Angelus ! mes enfants, dit-il d'un ton grave en se tournant vers l'église et en ôtant son bonnet de laine.

Puis, les yeux au ciel, il récita lentement la pieuse invocation.

Nulle part le rayon de la divinité n'est plus visible que sur la figure simple et sereine de l'homme des champs, quand l'ange de la piété vient ainsi le toucher de son aile.

***

— Papa ! s'écria le petit Pierre en terminant son signe de croix, il y a deux hommes, là-bas, qui viennent de débarquer d'un canot au bout de la pointe.

— Quelques bourgeois de la compagnie de la pêche aux marsouins qui viennent faire leur tournée ([1]). . . . . . Pourtant non, ils ne sont rien que deux. . . . .

As-tu de quoi leur donner à dîner, ma femme ?

Nous allons les inviter.



— Bonjour, messieurs, — ajoutait-il, un instant après, à l'arrivée des deux voyageurs qui s'étaient dirigés en droite ligne vers le rocher comme s'ils eussent parfaitement connu les lieux qu'ils parcouraient.

Souhaitez-vous prendre quelque chose !

Vous avez encore joliment loin avant d'arriver aux maisons. . . .

(1) Autrefois la pêche aux marsouins de la Rivière-Ouelle était exploitée par une société de riches commerçants de Québec.

Un morceau de pain ne fait pas dommage quand on a ramé une demi-journée de temps.

— Puisque vous êtes si obligeant, nous ne vous refuserons pas. . . . . d'autant plus que nous n'allons pas plus loin qu'ici.

— Comment? Est-ce que vous ne descendez pas aux maisons, — fit le brave habitant tout intrigué, jetant vainement les yeux autour de lui pour chercher quel pouvait être le but de leur visite à ce rocher isolé ?

Les voyageurs se regardèrent sans répondre, et l'un deux, à l'air triste et abattu, ne put réprimer un soupir.



Pendant le frugal repas, ils répondirent poliment aux questions qui leur étaient faites ; mais furent peu communicatifs.

Le plus âgé était un grand vieillard chauve

qui semblait entourer son compagnon de cette respectueuse protection qu'autorise chez un inférieur un long dévouement.

Des manières aisées et un air de dignité décélaient, dans celui qui l'accompagnait, une origine plus relevée ; et, sous la simplicité de ses vêtements, perçait une éducation soignée.

La fraîcheur de sa figure indiquait un homme dans la vigueur de l'âge, et cependant ses cheveux étaient entièrement blancs.

Mais, pour un œil observateur, il était facile de voir que le malheur plus que l'âge avait neigé sur son front.

On remarquait aussi, sur sa physionomie, cet affaissement particulier des muscles qui se produit à la longue, quand au fond de l'âme se reflète sans cesse une image toujours triste ; et, dans son regard, ce voile mélancolique dont enveloppe et ternit la prunelle une douloureuse pensée qui monte incessamment du cœur aux yeux.

Ce regard attristé donnait froid, et glaçait le sourire sur toutes les lèvres.

Cependant l'incarnation de la tristesse sur cette figure n'avait rien de répulsif ; au contraire, cette douleur toute sympathique n'excitait que la compatissance.

C'était le crêpe d'un noble deuil, et non le sinistre nuage du remords.



Peu à peu les bruyantes causeries des enfants s'étaient évanouies devant cette paupière qui se soulevait lentement sur eux, triste et morne comme le couvercle entr'ouvert d'un cercueil ; et d'où s'échappait un rayon qui se posait sur leurs lèvres comme le doigt d'un mort.

Les traits de l'étranger paraissaient être encore visiblement rembrunis depuis son

arrivée, et son œil hagard se fixait avec une telle âpreté sur le sol autour de lui, qu'on eût dit que chaque parcelle de ce terrain lui rappelait quelque navrant souvenir.

Un silence génant avait succédé à la gaieté naguère si vive de la famille.

Le brave laboureur avait grandement envie de connaître l'objet de leur voyage ; mais les deux inconnus ne paraissaient pas vouloir aborder volontiers ce sujet.

Enfin il se hasarda à leur faire quelques questions.

— Vous allez me trouver peut-être un peu curieux, dit-il en se tournant vers le vieillard ; mais me permettriez-vous de vous demander votre nom ?

— Il vous serait à peu près inutile de le savoir ; car on me connaît à peine sous mon nom de famille.

Mes oreilles mêmes l'ont oublié.

Depuis bien des années, je n'ai jamais été nommé autrement que le Canotier.

C'était, en effet, notre fidèle guide.

Mais le brave chasseur avait bien vieilli depuis le jour où il avait couché dans la tombe une part de lui-même avec le cadavre de celui qu'il avait aimé plus que la vie.

Le vent des jours mauvais avait dépouillé sa tête, et n'avait laissé sur ses tempes que de rares touffes de cheveux blancs.

Hélas ! le front perd bien vite sa couronne quand sur le cœur pèse le poids d'un cercueil ! Les rides, qui vieillissent la figure, ne sont pas toujours creusées par le sillage des années ; plus souvent elles sont les tombes de ceux qui nous furent chers !

***

Le lecteur soupçonne maintenant le nom du second personnage.

Ce n'était autre que le fils de madame Houel, arrivé au sommet de la vie.

— Serais-je indiscret en vous demandant le motif de votre visite en ce lieu, continua le laboureur en s'adressant toujours au Canotier.

Celui-ci ne répondit pas, et se contenta de jeter un coup d'œil interrogateur sur son compagnon.

— Un bien triste devoir, — reprit enfin le fils de madame Houel, d'une voix dont le timbre mélancolique était en harmonie avec la tristesse de son regard.

N'avez-vous jamais entendu parler d'un événement tragique qui s'est passé ici autrefois ?

— J'ai bien entendu parler de quelque chose ; il faut vous dire qu'il n'y a pas longtemps que j'ai acheté une terre par ici et je n'ai jamais eu l'occasion de me faire raconter cette histoire.

Cédant alors aux instances de ses hôtes, le fils de madame Houel fit le récit des événements que le lecteur connaît déjà.

LES VISIONS.

III

Après que les Iroquois nous eurent fait prisonniers, continua-t-il, ils nous lièrent fortement les mains et les pieds, nous jetèrent au fond d'un de leurs canots et s'éloignèrent avec précipitation.

Pendant plusieurs jours, ils descendirent le fleuve en côtoyant toujours le rivage.

Dieu seul connaît les tourments inouïs qu'ils nous firent souffrir durant cet interminable trajet.

Les courroies, composées d'écorces très-dures, qui liaient nos membres étaient si serrées que nos pieds et nos mains en devenaient tout bleus.

De temps en temps, il se donnait le féroce plaisir de les arroser d'eau, afin d'augmenter nos souffrances.

Alors les liens se resserrant de plus en plus, nos douleurs devenaient intolérables.

Je ne cessais de pousser de lamentable gémissements qui déchiraient l'âme de ma pauvre mère.

Quant à elle, insensible à ses propres tourments, elle n'avait de larmes que pour moi.

Hélas ! quel supplice pour le cœur d'une mère ! sentir son enfant près de soi, voir couler ses pleurs, entendre ses douloureuses plaintes, le voir se tordre dans l'agonie du désespoir, et ne pouvoir le soulager ! Oh ! pour l'âme d'une mère, quel glaive ! quel martyre !

***

Lorsque les Iroquois étaient fatigués, ils nous déliaient les mains, et, sans égard pour la fragilité de ma mère, ni pour la faiblesse de mon âge (j'avais à peine dix ans à cette époque,) ils nous forçaient de ramer à leur place.

A peine pouvions-nous tenir les avirons, tant nos doigts étaient engourdis par les cordes.

Alors ils nous accablaient de coups, jusqu'à ce qu'enfin, surexcités par l'excès de la douleur, nous redoublions de pénibles efforts, rendus encore plus accablants par le manque d'habitude.

Quelques restes de gibiers, ou quelques lambeaux infectes de chair d'orignal que nous jetait une féroce pitié, formait toute notre nourriture.

Pendant ce long voyage, nous ne vîmes pas une seule fois la Jongleuse qui se tenait (du moins telle était ma conviction) dans l'autre canot toujours bien en avant du nôtre.

Tous les ordres semblaient émaner d'elle ; d'elle venaient toutes les évolutions de la petite armée.

***

Chaque soir, à la tombée de la nuit, après avoir allumé leur feu sur le rivage et terminé leur repas, ils se divertissaient à inventer contre nous de nouvelles tortures ; et quand nous étions entièrement épuisés, il nous laissaient, demi-morts, — étendus, enchaînés, sur le sol, — et exposés à l'humidité glaciale de la nuit.

La fièvre, que nous causaient nos meurtrissures, nous rendait bien plus sensibles au froid ; et nous passions les nuits entières, tout transis, sans pouvoir fermer l'œil.



Un autre sujet d'angoisses venait encore accroître l'horreur de ces heures éternelles qui formaient les longs anneaux de ces nuits sans fin : c'était la peur.

Au milieu de l'engourdissement et du sommeil agité qu'amenait enfin la prostration des

forces de la nature, mille éblouissements, mille lumières fauves, milles fantômes grimaçants, aux yeux livides et grinçant des dents, que l'excitation nerveuse, causée par la fièvre, élançait de mon cerveau en feu, me faisaient tressaillir sur ma couche glacée.

Et puis cette invisible Jongleuse, attachée à nos pas comme un mauvais génie, dressait sans cesse son spectre de vampire devant mon imagination enflammée.

Alors, pendant qu'une sueur froide ruisselait sur mon front, que mes cheveux se hérissaient sur ma tête, qu'un frisson d'effroi courait sur ma peau, que mes dents claquaient dans ma bouche, je me soulevais à demi, et, les yeux fixes et béants, j'essayais de repousser d'une main frémissante les gestes et les contorsions menaçantes de ces êtres impalpables que suscitait l'infernale vision.

Une nuit, pendant un de ces cauchemars,

j'éprouvai à la figure une sensation horrible ; quelque chose de froid et d'humide se frôlait le long de ma joue.

Etait-ce le doigt sépulcral de la diabolique Jongleuse ?....

Je bondis sur le sol en poussant un cri qui réveilla tout le camp....

C'était le corps gluant et glacé d'une couleuvre qui venait de glisser près de moi et de passer sur ma figure !

GAZELLES ET TIGRES.

IV

Enfin nous débarquâmes, un soir, sur les crans que vous voyez là-bas, et où vous nous avez vus aborder, il y a quelques instants.

Le trajet que nous venions de parcourir aurait pu se faire en assez peu de temps ; mais

notre marche avait été beaucoup retardée par de fortes brises de vent de nord-est.

Les Iroquois nous firent porter leurs canots à terre, et vinrent camper ici, au pied de ce rocher.

Quoiqu'il ne fût pas encore bien tard, l'ombre du soir avait déjà pénétré sous la voûte du bocage ; car on était en automne.

Après nous avoir fait amasser, auprès de leur feu, une provision de bois pour la nuit, et s'être étendus quelque temps sur l'herbe pour se reposer à la suite de leur repas, ils se levèrent soudain ensemble, sans proférer une parole et se réunirent en conseil sous cette touffe d'arbres qui s'élève encore à quelques pas d'ici.

Ce mouvement spontané me fit croire à un ordre de l'invisible Jongleuse, dont chaque soir, soit hallucination, soit réalité, je croyais apercevoir la démarche légère comme celle d'un esprit, au bord de la pénombre projetée par la flamme du bûcher.

L'air mystérieux qu'ils avaient affecté durant tout le jour, les préparatifs de la soirée, ce conseil extraordinaire nous faisaient pressentir que l'heure formidable était venue où notre sort allait enfin se décider.



Agenouillé, avec ma mère, auprès d'un érable au tronc duquel elle avait accroché une petite statue de la Sainte Vierge qu'elle portait toujours sur elle, j'unissais ma tremblante prière à la sienne en suivant son regard ardemment fixé sur l'image sacrée qu'un reflet du brasier enchâssait d'une auréole de pourpre ; — symbole ineffable du rayon céleste qui versait, en ce moment, une dernière étincelle d'espoir au milieu des agonies de nos cœurs.

Par intervalles, mes yeux inquiets se reportaient involontairement sur le groupe des

Sauvages dont nous pouvions entendre les paroles inintelligibles, apportées par les bouffées nocturnes, et entrevoir confusément la pantomime expressive à travers les ténèbres.

Après qu'ils eurent tous parlé, et se furent assis, chacun à son tour, une ombre se dressa au centre du conseil et profila, sur le voile opaque de la nuit, sa vacillante silhouette que léchaient au loin les sanglantes rougeurs intermittentes du foyer ; et une voix, dont mon oreille effrayée crut reconnaître le timbre étrange, retentit dans le silence.

C'était (du moins je le crus alors), c'était la voix de la Jongleuse.

Longtemps elle parla et gesticula comme si elle eût voulu faire prévaloir un avis qui trouvait peu d'écho dans l'esprit de ses farouches auditeurs.

Enfin, la main de l'être inconnu indiqua d'un geste les deux prisonniers, et le conseil se termina.

Tous les Sauvages se levèrent ensemble.

C'était l'heure fatale !

A cette pensée seule, tous mes membres frémissent encore d'épouvante !.... Ma respiration s'arrête !.... J'étouffe d'horreur !....

***

— O mon Dieu ! — murmura tout bas ma mère, pensant que je ne l'entendais pas et me pressant sur son cœur de ses deux mains qui ne tremblaient que pour moi, — O mon Dieu ! ...... Mon enfant !.... Qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront ! Je suis prête à endurer toutes leurs tortures ; mais, mon cher Harold ! ah ! pitié, mon Dieu !... Pitié pour ce tendre agneau !... Pitié pour mon pauvre enfant !...

Et, toute sanglotante, elle me pressait avec cette étreinte désespérée de l'amour maternel transfiguré par les navrantes extases du sacrifice et de l'immolation suprême.

Elle ne songeait pas même à implorer la pitié de ces monstres sans entrailles.

Le tigre attendri épargne-t-il jamais l'innocente brebis ?

Son âme fermée à tout espoir ne se tournait plus que vers Dieu d'où seul le secours pouvait venir.

Ah ! ma mère ! Le ciel entendit votre prière, et votre sacrifice fut accepté : mais à quel prix, grand Dieu ! . . . .



L'un des Iroquois, tenant à la main un long éclat de bois effilé, s'approcha de moi, et le mettant entre mes mains, il me fit signe, avec cet air caressant et ironique que les Sauvages aiment à prendre en exerçant leurs cruautés, de l'enfoncer dans le bras de ma mère qu'il venait de saisir par le poignet.

Pétrifié d'horreur à cette atroce proposition, je feignis de ne pas comprendre; mais après quelques tentatives, voyant ma persistance, il me menaça de son casse-tête.

Alors, afin d'échapper à l'horrible supplice d'être moi-même le bourreau de ma mère, je jetai la baguette loin de moi, dans l'espoir de me faire tuer.

Hélas ! que n'ai-je eu le bonheur de terminer alors ma malheureuse carrière?

Je n'aurais pas été condamné à souffrir à la fois toutes les agonies sans mourir.

— Maman ! maman ! — m'écriai-je en me rejetant dans ses bras pendant que le Sauvage irrité levait son tomahawk pour en asséner un coup sur ma tête, — maman ! qu'il me tue, s'il le veut; j'aime mieux la mort que de vous faire souffrir.

***

Pendant tout ce temps, celle que j'aimais, heureuse de voir se tourner contre elle la fureur de nos ennemis, était demeurée immobile, prête à subir tous les tourments.

Elle se pencha au-dessus de moi, afin de me couvrir de son corps.

Le Sauvage brandissait son arme pour frapper, quand une main le retint.

Etait-ce celle de la Jongleuse? . . . . .

Hélas! loin d'être inspiré par la pitié, ce mouvement ne provenait que d'une féroce pensée.

Je ne m'en aperçus que trop quelques instants plus tard.

L'horreur que je montrai à l'idée d'être moi-même l'auteur du supplice de ma mère, fut un éclair qui parut révéler à la férocité sauvage un raffinement de cruauté diabolique.

⁂

L'Indien jeta de côté son tomahawk, m'arracha violemment des bras de ma mère, et me lia à un arbre.

Ensuite, agissant toujours sous l'inspiration de la Jongleuse, il monta sur un de ces gros pins que vous voyez encore ici, et se laissa glisser le long d'une des branches, à l'extrémité de laquelle il attacha deux longues courroies qu'il tenait entre ses mains.

Un autre Sauvage, au-dessous de lui, saisit alors une des cordes, et la raidissant, il en fit faire un tour sur le tronc d'un arbre voisin, pendant que son compagnon faisait plier la branche par la pesanteur de son corps.

Il suffisait d'un léger effort pour empêcher la corde, ainsi enroulée autour de l'arbre, de glisser et de laisser échapper la branche.

Plein d'anxiété, et tout tremblant, je suivais de l'œil ces préparatifs sans en pouvoir comprendre le but.

L'Indien s'approcha de moi, me mit entre les mains l'extrémité de la corde roulée autour de l'arbre, et m'ordonna de ne pas la lâcher.

L'autre Iroquois descendit alors de son arbre, et, après avoir entraîné ma mère sous la branche pliée, il se mit en devoir de lui attacher l'autre courroie autour du cou......

Un cri d'épouvante et de désespoir s'échappa de ma poitrine, et je lâchai la corde.

Je venais de comprendre leur horrible dessein !

Mon Dieu ! être moi-même l'assassin de ma mère !



Ecumant de rage, un des Iroquois me lança sa hache, qui malheureusement ne fit que m'ensanglanter la tête en effleurant la peau du crâne, et resta enfoncée dans l'arbre.

Me croyant blessé à mort, ma mère s'arrache

des mains de son bourreau et se précipite vers moi.

— Harold ! s'écrie-t-elle d'une voix étouffée.

—Maman !..... ce n'est rien !

Et je fonds en larmes.

Elle saisit ma tête entre ses deux mains et presse ses lèvres sur mon front couvert de sang.

Ses pleurs inondent mon visage.

— O ma mère ! ce fut votre dernière caresse à votre pauvre enfant !

Ah ! qu'ils ont été amers, depuis ce moment, les jours de votre infortuné fils !.....

Malheur à l'enfant orphelin des caresses de sa mère !

Il ne vit plus !

Son cœur est toujours de l'autre côté de la tombe avec sa mère !.....

Ah ! si vous l'eussiez connue !... Un ange sous une forme mortelle ! Le ciel était au fond

de son regard, tabernacle de son âme, et son âme était plus belle que son regard.

Tous les trésors de la tendresse chrétienne! une sérénité séraphique! un courage, un dévouement, une abnégation incomparables!...

Et je l'embrassais pour la dernière fois!... Et je ne devais plus jamais la serrer dans mes bras!

L'ORCHESTRE INFERNAL.

V

En un instant, la branche est pliée de nouveau, et la corde enroulée autour de l'arbre; mais, cette fois, les scélérats, avant de la mettre entre mes mains, ont le soin d'attacher l'autre courroie autour du cou de ma pauvre mère, après lui avoir lié les mains derrière le dos.

Alors ils me présentent la corde.

Je refuse de la saisir, et ils la laissent glisser tout doucement avec un rire diabolique, jusqu'à ce qu'enfin, voyant la branche se relever et roidir la courroie qui retient ma mère, de désespoir je suis obligé de m'en emparer.



Supplice inspiré par tous les génies de l'enfer !

Abîme de férocité et de barbarie !

Les monstres savourent d'avance, avec ivresse, toutes les horreurs des tourments qu'ils viennent d'inventer.

Exténué de fatigue et de lassitude après de longs jours de souffrances inouïes, il est impossible que je puisse résister longtemps.

Les barbares l'ont bien prévu.

Ils savent que la nature sera bientôt vaincue, et le crime consommé.

Quelle nuit ! Quelles heures ! Lutte sans espoir contre toutes les défaillances de la nature !

Quel gouffre d'atrocités ! Toutes les angoisses, tous les épouvantements, toutes les détresses de l'âme et du corps ! Toutes les affres de la mort sans la perspective du dernier repos !

***

La bande infernale s'éloigne de quelques pas, et, avec des cris, des éclats de voix, des hurlements, des contorsions de démons, exécute, sur le sable du rivage, des danses insensées, préludes de la jonglerie.

Leurs membres nus, rougis par les sanglantes langues de feu que le vent de nuit fait jaillir de l'âtre, les feraient prendre pour une troupe de sorciers ou de nécromants échappés de l'enfer.

Leur ronde flamboyante tourbillonne comme un ouragan.

Au milieu de leurs vociférations, une voix, — toujours la même, — glas funèbre qui tinte encore à mon oreille, — se distingue et règle leurs pas.

Les hiboux, les chouettes et les autres oiseaux de nuit, attirés par la flamme et par ces clameurs insolites qui troublent le silence de leur veille, voltigent d'arbre en arbre, mêlant leurs cris effrayants au bruissement de la forêt, au ressac de la mer sur les vertèbres des falaises, et au ricanement de l'orgie.

⁂

Adieu au dernier espoir !

Tout est fini !

C'est l'enfer !

Autour de moi, un réseau de sang ; —

l'abîme sous mes pieds ; — sur ma tête les mugissements de la tempête ; — le deuil et les funérailles dans mon âme ; — partout, au dedans comme au dehors, le vertige, les ténèbres, le désespoir, la mort ! . . . .

Seule ! . . . . seule ! . . . . . une lueur, un rayon ! . . . . la douce voix de ma mère ; les soupirs de son cœur à travers lequel j'entrevois encore le ciel ! Quoi ! le ciel ! . . . . si près de l'enfer ! L'ange à . . . . côté des démons !

***

D'une voix vibrante et calme . . . . calme comme son âme qui n'appartient plus à la terre :

Harold ! mon enfant, pourquoi pleurer ? . . . . Arrête tes sanglots ?

Il faut nous quitter ; Dieu m'appelle à lui ; mes maux vont finir ! . . . . Sois heureux ! . . . . Là-haut je prierai Dieu pour toi . . . . Au ciel je t'aimerai mieux que sur la terre ! . . . .

— Maman ! maman ! . . . . Oh ! . . . . non, vous ne mourrez pas !

— Non, mon enfant, on ne meurt pas quand on va au ciel !

J'ai offert ma vie pour toi, Dieu l'a acceptée. Tu vivras, mon fils ; mais quand je ne serai plus près de toi, souviens-toi toujours des leçons de ta mère ! . . . .

Ah ! quand tu sentiras ta foi près de défaillir, pense bien au bon Dieu et . . . . un peu à ta mère ! . . . .

Harold ! prions ensemble ; prions pour nos ennemis, prions pour la pécheresse !

***

— Maman ! que leur avons-nous donc fait . . . . qu'ils nous font tant souffrir !

Le bon Dieu nous a-t-il donc abandonnés ?

— Oh ! non, mon enfant ; c'est l'heure des ténèbres ; regarde le ciel et prie avec moi ! . . . .

Les malheureux ! ils ne savent ce qu'ils font.

Seigneur, jetez un regard de pitié sur ces pauvres tribus assises à l'ombre de la mort.

Ne verront-elles donc jamais luire sur elles la lumière de votre Saint Evangile ?

Le sang de nos apôtres martyrs crie vers vous.

Ecoutez les gémissements de ces victimes immolées, qui s'élèvent du pied de votre trône....

O mère des douleurs ! par le glaive qui transperça ton âme sur le Calvaire, abaisse un regard de pitié sur mon pauvre enfant cloué, comme le tien, sur la croix.

Contemple l'affliction et les angoisses d'une mère et sauve mon enfant !....

Harold !.... je te bénis !....: Adieu !....

***

— A moi ! à moi ! au secours ! Je sens déjà mon bras qui s'engourdit, et mes doigts se raidir !.... Maman ! ah.... je vais vous tuer !.... Me pardonnerez-vous ?.... Je veux mourir, je veux mourir !.... Pourrai-je vivre sans remords ? Mon Dieu ! un nuage passe sur ma vue !... je ne vois plus.... je n'entends plus.... rien !.... Je meurs !....

***

Tout à coup au milieu de mon évanouissement, je crois sentir mes doigts engourdis s'entr'ouvrir ; la corde fatale glisse entre mes mains, elle grince autour de l'arbre et.... m'échappe !

Un tressaillement suprême m'éveille de mon évanouissement ; je m'élance et, par bonheur, je viens à bout de la ressaisir.

Mais c'est en vain ; la nature est épuisée ; je lutte quelque temps encore ; mes forces

m'abandonnent ; ma tête retombe lourdement sur ma poitrine. Une nouvelle défaillance. . . .

Soudain d'épouvantables hurlements m'arrachent de ma léthargie ; mes cheveux se dressent sur ma tête : — Mon Dieu ! j'ai tué ma mère ! . . . .

Un râle d'horreur s'exhale de ma poitrine.

Entre la terre et la voûte des branches, le cadavre est là qui se balance au gré du vent.

Le vertige, la stupeur glacent mon sang dans mes veines.

Tous les objets semblent tourner autour de moi.

Un crêpe funèbre s'étend sur ma vue.

Je sens l'ongle de la mort me mordre au cœur.

***

Depuis cet instant, jusqu'au moment de perdre tout sentiment d'existence, toutes mes idées se troublent et deviennent confuses dans ma mémoire.

Quelques pâles souvenirs entrevus comme à travers un rêve : — le grincement de la corde sur la branche fatale ; — le vent qui pleure tristement sur ma tête et soupire le chant de la mort ; aux approches de l'aube, le croassement d'une corneille qui vient se poser sur la branche.

Elle s'approche, s'approche encore pour flairer le cadavre, l'effleure de son aile en voltigeant, puis tout à coup s'envole en criant.



A travers le voile du trépas qui couvre mes yeux, je crois entrevoir, ô horreur !.... une face effrayable et deux prunelles vertes et étincelantes, — sphinx teint de sang, — qui passe et repasse à deux doigts de mon visage avec un ricanement d'enfer !.... Le spectre de la Jongleuse !....

Vient-elle savourer sa proie ? insulter à sa

victime?.... Oh! elle m'enfonce ses griffes dans le cœur!!....

Un tremblement convulsif.... un froid mortel court dans tous mes membres,.... le sang reflue vers la tête,.... des étincelles sautillent dans mon cerveau,.... un bourdonnement dans mes oreilles,.... une dernière impression vague, terne, sans horizon,.... une dernière crispation, puis, tout s'éclipse et va se perdre dans le lac morne du néant.

L'ORPHELIN.

VI

En m'éveillant de mon long évanouissement, j'étais étendu sur un lit de branches de sapin, au milieu d'une forêt d'érables.

Un jour pâle filtrait à travers le treillis du feuillage, et de gros nuages sombres, entrevus par une échappée des arbres, dans un pan du ciel, distillaient une pluie froide.

Qu'elles étaient tristes ces nombreuses

gouttes de pluie qui tombaient, avec un petit bruit monotone, sur chaque feuille rougie, et tremblaient à leur pointe en larmes de sang qui dégoutaient jusqu'à terre !

Et cependant il y avait encore plus de tristesse et de larmes dans mon cœur.

Hélas ! pourquoi me suis-je éveillé de cette longue insensibilité ?

Je dormirais en paix mon sommeil, au fond de la tombe, à côté de celle que je ne verrai plus !

Depuis ce jour néfaste, le soleil intérieur s'est voilé pour jamais.

Le ressac des années, en se brisant sur mon cœur, m'apporte toujours les débris d'un cercueil ; pour moi, la terre est devenue la vallée de l'absinthe où je traine sous la croix une vie couronnée d'épines.

***

A genoux, à mes côtés, sous l'abri qu'il avait dressé au-dessus de moi, le brave Canotier soutenait d'une main ma tête, et de l'autre arrosait mes tempes d'une eau fraîche.

Tu t'en souviens, mon bien-aimé ami ; — avec quelle inexprimable étreinte j'enlaçai mes bras enfants autour de ton cou, quand je te reconnus et que je vis de grosses larmes ruisseler le long de tes joues !

Combien de temps nous restâmes embrassés dans ce muet épanchement de notre douleur !....

Dis-nous maintenant par quelle intrépide audace, tu parvins à opérer ma délivrance ?

Le Canotier ne répondit pas ; suffoquée par ses sanglots, la parole expirait sur ses lèvres.

Le fils de madame Houel ne put alors contenir l'océan d'amertume dont son âme était abreuvée.

Plusieurs fois pendant ce lamentable récit, les témoins de cette scène. attendris de tant

de souffrances et d'infortunes, mêlèrent des larmes aux leurs.

Mais ce fut alors une explosion d'émotion indicible à laquelle succéda un de ces silences solennels qu'impose la majesté d'une grande douleur, et dont aucune parole humaine ne saurait égaler la muette éloquence : langage inouï d'âmes qui sympathisent et de cœurs qui se comprennent !



Après une longue pause, le Canotier prit la parole :

Lorsque j'eus rendu les derniers devoirs au Tshinépik',—l'incomparable ami que je ne cesserai jamais de pleurer, — je me hâtai de racommoder le canot que les Iroquois, avant de quitter le rivage, avaient eu le soin de percer de plusieurs coups de hache, et je me mis à leur poursuite.

Malheureusement la nacelle avait été fort

endommagée et ce ne fut qu'après plusieurs heures de travail que je pus la remettre à flots.

Ce retard donna sur moi une grande avance aux Iroquois, et fut cause que, malgré toute ma diligence, je ne parvins à les rejoindre que plusieurs jours plus tard, lorsqu'ils vinrent camper ici.

Exténué de fatigue après ces longues journées d'efforts surhumains, je commençais cette nuit-là même, à désespérer de pouvoir les rattraper, lorsqu'à travers les ténèbres j'aperçus leur feu sur la grève.

Il était déjà très-tard quand je mis pied à terre au bout de la Pointe; mais le vacarme épouvantable de leur jonglerie me rendit très-facile l'approche de leur camp.

En vain je cherchai pendant longtemps à apercevoir les deux prisonniers; les taillis qui croissaient à l'orée du bois interceptaient ma vue.

Je me glissai, en rampant, jusqu'à leurs

canots renversés sur le sable; et j'y trouvai tous leurs fusils chargés, prêts à tirer.

Après avoir introduit une seconde balle dans chacun des fusils, et renouvelé les amorces, je remontai de quelques pas le rivage et m'abritai derrière une roche plate sur laquelle je disposai à la file les fusils tous bandés.

Les Iroquois étaient au nombre de huit; j'avais, par conséquent, besoin de mettre à profit toute mon habileté afin de ne perdre aucune chance; car si j'avais le malheur de commettre la moindre maladresse, j'étais perdu.

Il me fallut donc attendre un moment de calme.

Longtemps, le doigt sur la détente, je suivis, du bout de mon fusil, les frénétiques évolutions de l'orgie, sans pouvoir viser avec sûreté.

Enfin, je pus coucher en joue deux têtes d'Iroquois; le coup partit, et les deux Iroquois tombèrent raide morts.

Profitant aussitôt du moment de trouble et

de stupeur que produisit parmi eux cette attaque inattendue, je saisis un second fusil et tirai.

Un troisième Sauvage tomba pour ne plus se relever, et un autre grièvement blessé, après avoir fait trois ou quatre culbutes sur le sable, prit la fuite vers la lisière du bois.

Les quatre autres Iroquois se précipitèrent vers les canots dans l'espoir d'y trouver leurs armes ; mais, prévoyant d'avance ce mouvement, j'avais eu la précaution de m'éloigner de quelques pas des embarcations.

Pendant qu'ils se penchaient autour des canots pour chercher leurs fusils, j'eus le temps d'en abattre encore deux autres.

Hurlant et écumant de rage, les deux derniers s'élancèrent à la course vers moi, le tomahawk à la main.

J'espérais pouvoir en terrasser encore un avant qu'ils pussent me rejoindre ; mais par malheur, mon fusil rata.

La lutte devenait inégale ; les deux assaillants n'étaient plus qu'à quelques pas.

Sans perdre un instant, je jetai le fusil de côté, et, saisissant mon poignard par la lame, je le lançai, de toute la force de mon bras, au cœur d'un des Iroquois.

L'arme meurtrière l'atteignit en pleine poitrine, et l'Indien, blessé à mort, bondit en poussant son cri de guerre et s'affaissa sur lui-même.

Au même instant, le dernier Iroquois abattait son tomahawk sur ma tête.

C'était un colosse dont le désespoir et la rage centuplaient les forces et l'audace.

Je n'eus que le temps de parer le coup avec ma hache qui se brisa contre celle du Sauvage et vola en éclats.

La violence du choc fut telle que le tomahawk de l'Iroquois glissa entre ses doigts et alla tomber à plusieurs pieds de distance.

Me voilà, sans arme, en face de ce géant.

Un seul moyen de salut s'offre encore : c'est de m'emparer du couteau qui pend à son côté.

D'une main, j'empoigne l'Iroquois à la gorge, et, de l'autre, j'essaie de saisir son couteau.

Nos mains se rencontrent à sa ceinture ; la sienne tient déjà l'extrémité du manche, et j'ai à peine le temps de serrer le milieu du couteau à la jonction de la poignée et de la lame.

Une lutte terrible s'engage.

Nous roulons tous deux sur le sable.

Malheureusement le couteau me blesse la main :

Il va m'échapper.

Par un effort suprême, je lui enfonce mes doigts dans la gorge, afin de l'étouffer, mais il ne faiblit pas.

Enfin, après une dernière secousse, le couteau lui tombe des mains.

Un instant, je fouillai dans sa poitrine avec l'arme fatale, et il ne bougea plus.



Les deux prisonniers étaient donc sauvés.

Je me hâte d'accourir vers le bûcher ; j'entre au bord du bois.

Hélas ! quel horrible spectacle s'offre à ma vue !

Le cadavre de madame Houel est suspendu au bout d'une courroie, la figure violette, et les membres pendants dans l'immobilité de la mort.

Un seul mouvement agite encore le cadavre : c'est celui de la branche, secouée par le vent, qui le fait monter et descendre en imprimant une légère ondulation à ses vêtements.



A quelques pas plus loin, le corps de l'enfant, attaché au tronc d'un arbre, la tête ensanglantée penchée sur la poitrine, s'affaisse lui-même privé de sentiment.

Je le crus sans vie.

Pauvre petite fleur à peine détachée de la tige maternelle, et déjà mûre pour la mort.

Je demeurai atterré, comme frappé par la foudre.

***

Après avoir coupé les cordes, j'étendis les deux cadavres l'un à côté de l'autre, l'enfant à côté de sa mère !

Je remarquai alors, avec épouvante, que les cheveux de l'enfant, dont les boucles luisaient naguère d'un si beau noir, étaient devenus entièrement blancs !

Etait-il donc mort de frayeur plutôt que de ses blessures ? Je croisai ses deux bras inertes sur sa poitrine, et après avoir entouré son cou d'un des bras de madame Houel, j'appuyai sa figure, pâle et blanche comme l'ivoire, sur le cœur de sa mère.

Vous avez veillé sur lui dans la vie, ô mère

tendre et infortunée, veillez encore sur lui dans la mort !

***

Avant de songer à confier à la terre ces restes inanimés, je me souvins que plusieurs des Iroquois n'avaient été que blessés ; et, afin de me rassurer, j'allumai un flambeau d'écorce, et j'allai les examiner attentivement.

Tous étaient morts à l'exception de deux qui respiraient à peine et n'avaient plus que quelques heures à vivre.

Mais le principal auteur de tant de crimes et de désastres n'était pas au nombre des victimes.

La Jongleuse avait disparu !

Était-ce elle qui, blessée par une de mes balles, s'était enfuie vers le bois ?

Je suivis pendant quelque temps des traces de sang à travers la forêt, mais bientôt tout vestige disparut, et il me fallut abandonner une poursuite inutile.

***

De retour au lieu de la catastrophe, je m'aperçus que la blessure de l'enfant n'était que légère, et qu'il respirait encore.

Je lui prodiguai alors tous les soins dont j'étais capable; mais il ne revint à la vie et au sentiment de l'existence que plusieurs heures plus tard.

Ce fut dans cet intervalle que je le transportai sous l'abri de l'érablière voisine, après avoir creusé la tombe de son infortunée mère.

C'est ici même, sous ce tertre, qu'elle repose, et le but de notre voyage, longtemps retardé par l'absence de monsieur Houel de la colonie, est de ramener sa dépouille et de la réunir aux cendres de sa famille.

***

Le soir du même jour, le brave habitant, seul auprès du rocher, se tenait debout, appuyé sur une bêche, à quelques pas d'un monceau

de terre fraîchement remuée, et regardait d'un œil pensif un canot qui se détachait lentement de la plage.

C'était le fils de madame Houel, accompagné du fidèle Canotier, qui emportait la dépouille sacrée de sa mère.

Les deux voyageurs jetèrent de la main un dernier signe d'adieu à leur hôte auquel celui-ci répondit en essuyant, du revers de sa rude main, une larme qui glissait, malgré lui, sur sa joue.

Ses regards émus suivirent le canot sans s'en détacher un instant, jusqu'à ce qu'enfin il eût disparu en doublant l'extrémité de la Pointe de la Rivière-Ouelie.

ÉPILOGUE.

VII

Le souvenir de cette tragique légende n'est pas encore effacé de la mémoire des vieux narrateurs de la côte, bien que les détails qui

s'altèrent, et les variantes qui se multiplient, la menacent, ainsi que toutes nos autres légendes, du linceul et de l'oubli.

Déjà le crépuscule se fait autour de toutes ces vieilles souvenances, les contours s'évanouissent et bientôt l'ombre va les envahir de toutes parts, si nous ne nous hâtons d'allumer le flambeau et de les arracher des ténèbres où elles s'enfoncent.



La légende de la Jongleuse nous a été racontée, pour la première fois, par un chasseur canadien, ancien pêcheur du golfe, vieil érudit très-superstitieux, versé dans toutes le traditions de la contrée.

Comme monument historique qui consacre cet événement, une pointe, située à peu de distance du rocher témoin de la sanglante tragédie, porte encore le nom de "*Pointe aux Iroquois.*"

Du reste, cette plage a de tout temps été mal famée et le nom de "*Cap au Diable*" donné à un promontoire qui s'avance dans la mer à quelques milles plus bas n'est pas étranger au souvenir de la terrible Jongleuse.

***

Le prestige et le merveilleux dont la superstition populaire avait entouré cet être mystérieux ne sont pas encore éteints, et plusieurs prétendent que les pistes de raquettes, qui se voient incrustées sur un des rochers du rivage, ont été imprimés par ses pas.[1]

(1) Ces empreintes singulières sont encore parfaitement distinctes, quoique l'eau de mer et la pluie les altèrent et les effacent peu à peu. Ces pistes de raquettes sont creusées sur le flanc incliné d'un rocher que baignent les flots pendant les grands vents et les hautes marées. On voyait encore, il y a quelques années, sur le même rocher, l'empreinte très-visible de la partie antérieure de deux pieds, ainsi que les extrémités de deux mains, disposées à peu près comme les traces que laisserait sur le sable un homme appuyé sur ses mains et sur ses pieds. Mais aujourd'hui les pistes de raquettes sont seules visibles.

Les *gens* de la Pointe de la Rivière-Ouelle dont le penchant pour les histoires merveilleuses est fort connu, affirment avoir souvent vu, le soir, des lumières courir çà et là sur la grève, et de grands fantômes blancs, qui ne sont pas du tout le *revolin* de la mer, errer pendant les *gros temps* sur les rochers au bord de l'eau.

D'ailleurs, il sont bien sûrs d'avoir entendu des plaintes et des gémissements pendant les nuits d'orages; — si bien qu'il n'est pas un homme parmi eux qui voudrait se hasarder à aller coucher seul au bout de la Pointe, dans la vieille maison qui sert d'abri aux gens de la pêche aux marsouins.



Quant au lieu et aux circonstances de la mort de la terrible héroïne, on ne connaît rien de positif.

Les uns prétendent qu'elle a été brûlée par un parti de Sauvages ennemis.

D'autres disent qu'un missionnaire fut un jour appelé auprès du lit de mort d'une Jongleuse iroquoise qu'on prétendit être elle.

Ce qui s'est passé alors entre l'homme de Dieu et la farouche Indienne, nul ne le sait.

Dieu avait-il exaucé la prière mourante de madame Houel ?

Toujours est-il, ajoutent les chroniqueurs, que ces voix lugubres qu'on entend dans les ténèbres fascinent ou glacent d'épouvante comme les incantations d'autrefois.

Chacun alors se tait et écoute en tremblant.

Ce sont les plaintes de la Jongleuse, disent-ils tout bas, qui demande des prières. Disons-lui un *Ave maria.*

